

Musée actuel
Nieul et Alentours
en Limousin

Mémoire de Nieul et Alentours

vous invite au



Café Lecture

A propos de La Grande Guerre...



Château de Nieul

Salle d'honneur

Entrée gratuite

Mercredi

11 novembre 2015

De 15h30 à 17h30

Pour tout renseignement :

nieuletalentours@laposte.net ou nieuletalentoursenlimousin.fr



Café lecture du 11 novembre 2015

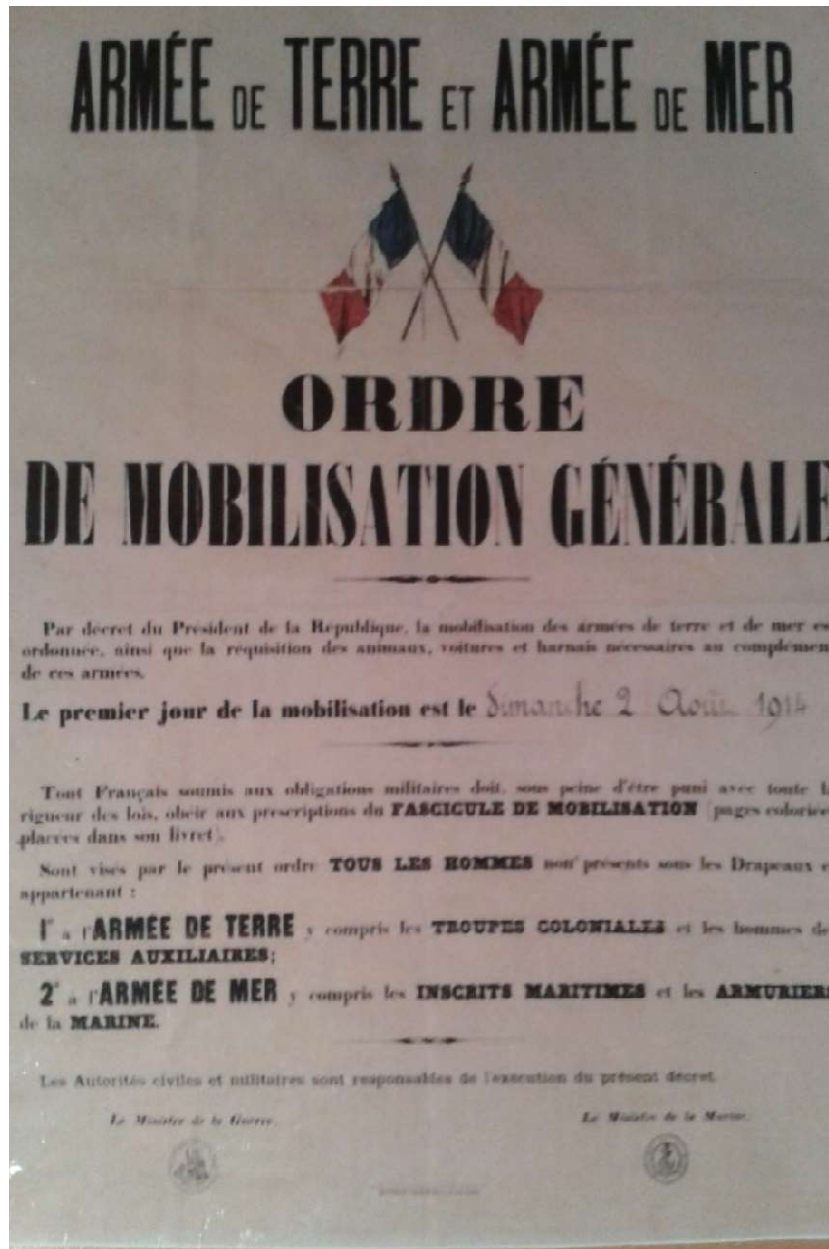
Entre 1914 et 1918, la France mobilise près de 8 millions d'hommes et sur le front les soldats écrivent : beaucoup de lettres à leurs familles, des journaux intimes, des poèmes, des récits. La plupart des écrivains sont aussi au combat : Cendrars, Bernanos, Céline, Barrès, Martin du Gard, Cocteau, Giono, Gide, Barbusse, Dorgelès, Giraudoux, Montherlant, Apollinaire, Genevoix et bien d'autres ont été enrôlés au même titre que les hommes de leur classe d'âge. Certains d'entre eux sont tombés au combat comme Alain Fournier ou Charles Péguy ; d'autres, Céline, Cendrars, Montherlant, Giono ont été blessés de même que l'allemand Erich Maria Remarque ou l'américain Hemingway. Ceux qui sont revenus de l'enfer des tranchées ont voulu, en mémoire de leurs milliers de camarades morts au front, témoigner de l'horreur des combats et poser des mots sur une expérience traumatisante qu'ils ont partagée avec des millions d'autres.

Au travers des textes qui vont être lus, au-delà des nationalités, nous souhaitons rendre hommage aux combattants et à leur famille et inciter à réfléchir sur l'histoire et la guerre en général. Savoir et comprendre ce qui s'est passé en 1914, comme d'ailleurs ce qui s'est passé 30 ans plus tard, devrait permettre d'éviter que cela ne se reproduise d'autant que les événements actuels le démontrent : les guerres ne sont jamais loin de nos vies.

« La guerre n'est pour l'historien qu'un synchronisme de mouvements et de dates ; pour les chefs, elle représente un formidable labeur et pour le profane un intéressant spectacle. Mais pour le soldat qui combat dans le rang, la guerre n'est qu'un long tête à tête avec la mort. »

Pierre Chainé
Mémoires d'un Rat
Editions Magnard, 2015

1. La mobilisation :



ADHV 1R304

C'est l'été, dans les campagnes ce sont les moissons, en ville c'est la préparation des vacances, la détente aux terrasses des cafés ; c'est alors que l'évènement pressenti éclate « la guerre ». Finis les jours paisibles, la douceur, la Belle Epoque ...

Voici comment Colette romancière née en 1873 et Gabriel Chevallier évoquent ce moment : Colette sans doute en témoin subjectif de l'arrière contrairement à Chevallier qui a vécu et subi cette guerre meurtrière.

Extrait des « *Les heures longues* » de Colette, « *La Nouvelle* »

Juillet 1916 Les Foins

« Abondance de biens dispensés par la pluie, mûris par le soleil ! Quelles louanges vous donner, qui ne soient pas indignes ? Nos cœurs, surmenés et contraints pendant trois ans, se dilatent peureusement, remercient avec crainte toutes choses, - toutes choses épargnées par la guerre...

Épargnées ? Hélas ! Le foin est encore sur les prés, debout ici, là couché par vingt averses, ailleurs fauché et jaunissant. Les pluies tardives sont taries enfin, et les femmes, les vieillards, se lamentent sans paroles devant un trésor que des bras d'hommes devraient sans délai éteindre, lier, abriter dans les fenils embaumés – et des bras d'hommes robustes et rapides ! Parfois la faux suffit, mais souvent l'herbe consternée réclame l'antique faucille. Des bras d'hommes pour râtelier et charger, entre deux orages, la toison coupée de ces longs prés de rivière...

Victorieuses jusqu'à présent, les femmes, pliant sous l'excès de travail, diminuées par la solitude, sont près de faiblir. Juin ruisselant a mis en péril la vie, vienne l'hiver, du bétail et des chevaux.

Les secours sont trop rares et tardent trop. Pourtant nous avons l'exemple des râteleurs enfants qui, tous, travaillent aux foins qu'on a pu faucher. Dix ans celui-là ? Et huit ans celui-ci ? Peut-être moins. Mais regardez donc ce vieux faneur, suivi, comme de son ombre courte, d'un marmot de quatre ans qui manie un râteau à sa taille...

N'importe, elle est bien légère, la bouchée de foin que portent, vers les charrettes, de si jeunes bras. Sauvera-t-on la récolte, inondée puis séchée, puis battue de nouveau par la grêle, et qui fermente ?...L'odeur, l'odeur souveraine que nous buvons avec délices, l'odeur du foin au crépuscule emplît de larmes et de souci les yeux graves de nos paysannes... »

Extrait de « *La Peur* » de Gabriel Chevallier, « *L'affiche* »

Le feu couvait déjà dans les bas-fonds de l'Europe, et la France insouciant, en toilettes claires, en chapeaux de paille et pantalons de flanelle, bouclait ses bagages pour partir en vacances. Le ciel était d'un bleu sans nuages, d'un bleu optimiste, terriblement chaud : on ne pouvait redouter qu'une sécheresse. Il ferait bon à la campagne ou à la mer. Les terrasses de café sentaient l'absinthe fraîche et les Tziganes y jouaient « La Veuve joyeuse » qui faisait fureur. Les journaux étaient pleins des détails d'un grand procès qui occupait l'opinion ; il s'agissait de savoir si celle que certains appelaient la « Caillaux de sang » serait acquittée ou condamnée, si le tonnant Labori, son avocat, et le petit bourgeois en jaquette, cramoisi et rageur, qui nous avait quelque temps gouvernés (sauvés, au dire de quelques-uns), son mari, l'emporteraient. On ne voyait pas plus loin. Les trains regorgeaient de voyageurs et les guichets des gares distribuaient des billets circulaires : deux mois de vacances en perspectives pour les gens riches.

Coup sur coup, dans ce ciel si pur, d'énormes éclairs zigzagèrent : Ultimatum... Ultimatum... Ultimatum. Mais la France dit, en regardant les nuages amoncelés vers l'Est : « C'est là-bas que se passera l'orage. »

Un coup de tonnerre dans le ciel léger de l'Île-de-France. La foule tombe sur le ministère des Affaires étrangères.

Priorité ! Le télégraphe fonctionne sans arrêt, pour raison d'Etat. Les bureaux de poste transmettent des dépêches chiffrées portant la mention : «Urgent. »

Sur toutes les mairies, on pose l'affiche.

Les premiers cris : C'est affiché !

La rue se bouscule, la rue se met à courir.

Les cafés se vident, les magasins se vident, les cinémas, les musées, les banques, les églises, les garçonnières, les commissariats se vident.

Toute la France est devant l'affiche et lit : Liberté, Egalité, Fraternité-Mobilisation générale.

Toute la France, dressée sur la pointe des pieds pour voir l'affiche, serrée, fraternelle, ruisselante de sueur sous le soleil qui l'étourdit, répète : « La Mobilisation » sans comprendre.

Une voix dans la foule, comme un pétard : C'EST LA GUERRE !

Alors la France se met à tourner, se lance à travers les avenues trop étroites, à travers les villages, à travers les campagnes : la guerre, la guerre, la guerre...

Ohé ! Là-bas : la guerre !

Les gardes champêtres avec leurs tambours, les clochers, les vieux clochers romans, les minces clochers gothiques, avec leurs cloches, annoncent : la guerre !

Les factionnaires devant leurs guérites tricolores présentent les armes. Les maires ceignent leurs écharpes. Les préfets revêtent leurs uniformes ; Les généraux rassemblent leur génie. Les ministres, très émus, très embêtés, se concentrent. La guerre, ça ne s'est jamais vu !

Les employés de banque, les calicots, les ouvriers, les midinettes, les dactylographes, les concierges eux-mêmes ne peuvent plus tenir en place. On ferme ! On ferme ! On ferme les guichets, les coffres-forts, les usines, les bureaux. On baisse les rideaux de fer. Allons voir !

Les militaires prennent une grande importance et sourient aux acclamations. Les officiers de carrière se disent : « L'heure sonne. Fini de croupir dans les grades subalternes ! »

Dans les rues grouillantes, les hommes, les femmes, bras dessus, bras dessous, entament une grande farandole étourdissante, privée de sens, parce que c'est la guerre, une farandole qui dure une partie de la nuit qui suit ce jour extraordinaire où l'on a collé l'affiche sur le mur des mairies.

Ça commence comme une fête.

Les cafés, seuls, ne ferment pas.

Et l'on sent toujours cette odeur d'absinthe fraîche, cette odeur du temps de paix.

Des femmes pleurent. Est-ce le pressentiment d'un malheur ? Est-ce les nerfs ?

Le guerre !

Tout le monde s'y prépare. Tout le monde y va. Qu'est-ce que la guerre ?

Personne n'en sait rien...



"S'engager, partir pour affronter l'ennemi"

D'abord franco-allemande, la guerre va devenir mondiale. La France vit ce moment exceptionnel de l'histoire nationale. La guerre est acceptée comme inévitable, peu songent à protester. Les départs se font, comme on l'a dit souvent, dans l'enthousiasme, l'exaltation : patriotisme cocardier, revanche à prendre sur 1870. «En avant pour l'honneur du drapeau » « je veux vivre pour la poudre, l'honneur et la gloire ! »

Pourtant, avaient-ils tous « la fleur au fusil » ?

L'idée courante d'un enthousiasme débordant est à tempérer. Malgré la propagande qui répétait à l'envie « on les aura » malgré les assurances qu'ils seraient « de retour à Noël ». Il suffit d'observer la fresque de la gare de l'Est à Paris du peintre américain Albert Herter dont le fils devait mourir des suites de ses blessures. C'est peut-être son fils, qui sur la toile, avait la fameuse « fleur au fusil », mais on y discerne aussi des visages graves, l'inquiétude, la tristesse.



Les mobilisés devant la gare de l'Est, Gallica, BnF

Difficile de croire que les paysans de nos villages délaissaient les moissons de gaîté de cœur. Ils ne pouvaient que se résigner. Et malheur à celui qui ne manifestait pas assez d'ardeur patriotique !

Le 5 août 1914, le Populaire du Centre rapportait dans ses lignes que le magasin de « Suisses allemands » photographes était mis à sac à Brive.

A Limoges un « individu suspect » et « ne parlant pas un mot de français » mais portant un uniforme du 138ème RI était attablé à une buvette, à Saint Sulpice Laurière, un homme en soutane portait une attention soutenue au tunnel du chemin de fer. Aucun objet inquiétant n'a été trouvé sur eux, mais ils ont été mis en garde à vue. Et le Populaire s'interroge, « est-ce des espions ? »

Gabriel Chevallier dans le texte qui va suivre, rapporte cette scène parisienne qui témoigne de l'espionnage de l'époque.

Extrait de « *La Peur* » de Gabriel Chevallier, « Le lynchage d'un pacifiste »

Dans l'après midi du 3 août, en compagnie de Fontan, un camarade de mon âge, je parcours la ville.

À la terrasse d'un café du centre, un orchestre attaque la Marseillaise. Tout le monde l'entend debout et se découvre. Sauf un petit homme chétif, de mise modeste, au visage triste sous son chapeau de paille, qui se tient seul dans un coin. Un assistant l'aperçoit, se précipite sur lui, et d'un revers de main fait voler son chapeau. L'homme pâlit, hausse les épaules et riposte : « Bravo ! Courageux citoyen ! »

L'autre le somme de se lever. Il refuse. Des passants s'approchent, les entourent. L'agresseur continue : « Vous insultez le pays, je ne le supporterai pas ! » Le petit homme, très blanc maintenant, mais obstiné, répond : « Je trouve bien que vous offensez la raison et je ne dis rien. Je suis un homme libre et je refuse de saluer la guerre ! » Une vois crie « Cassez-lui la gueule à ce lâche ! »

Une bousculade se produit de l'arrière, des cannes se lèvent, des tables sont renversées, des verres brisés. L'attroupement en un instant devient énorme. Ceux des derniers rangs, qui n'ont rien vu, renseignent les nouveaux arrivants : « C'est un espion, il a crié : Vive l'Allemagne ! » L'indignation soulève la foule, la précipite en avant. On entend des bruits de coups sur un corps, des cris de haine et de douleur. Enfin le gérant accourt, sa serviette sous le bras, et écarte les gens. Le petit homme tombé de sa chaise, est étendu à travers les crachats et les bouts de cigarettes des consommateurs. Son visage tuméfié est méconnaissable, avec un œil fermé et noir ; un filet de sang coule de son front et un autre de sa bouche ouverte et enflée; il respire difficilement et ne peut se lever. Le gérant appelle deux garçons et leur commande : « Enlevez-le de là ! » Ils le traînent plus loin sur le trottoir où ils l'abandonnent. Mais un des garçons revient, se penche et le secoue d'un air menaçant : « Dis donc, et ta consommation ? » Comme le malheureux ne répond pas, il le fouille, retire de la poche de son gilet une poignée de monnaie dans laquelle il choisit, en prenant la foule à témoin : « Ce salaud serait parti sans payer ! »

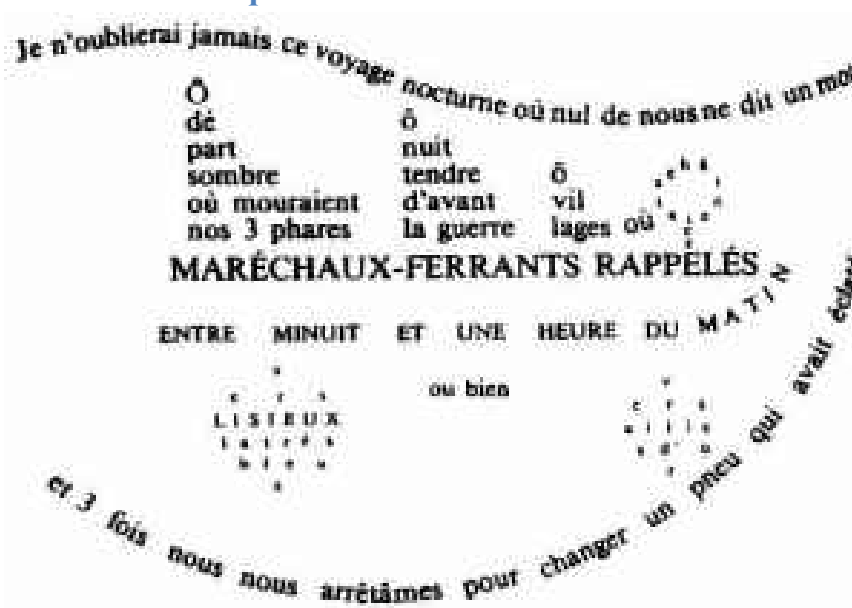
On l'approuve : « Ces individus sont capables de tout ! - Heureusement qu'on l'a désarmé ! -Il était armé ? -Il a menacé les gens de son revolver. -Aussi nous sommes trop bons en France ! - Les socialistes font le jeu de l'Allemagne, pas de pitié pour ces cocos-là ! -Les prétendus pacifistes sont des coquins, ça ne se passera pas comme en 70, cette fois ! »

Pour fêter cette victoire, on réclame à nouveau La Marseillaise. On l'écoute en regardant le petit homme sanglant et souillé qui geint faiblement. Je remarque près de moi une femme pâle et belle, qui murmure à son compagnon : « Ce spectacle est horrible. Ce pauvre homme a eu du courage... » Il lui répond : « Un courage d'idiot, on ne s'avise pas de résister à l'opinion publique. »

Je dis à Fontan : - Voilà la première victime de la guerre que nous voyons.

- Oui fait-il rêveusement, il y a beaucoup d'enthousiasme !

Terminons cette première séquence par les derniers vers du poème d'Apollinaire « La petite auto » dans lequel le poète mobilisé en décembre 1914 se souvient du moment (31 juillet 1914) où il a dû quitter précipitamment Deauville pour rejoindre Paris avant le cataclysme et ce voyage en auto est en fait le symbole d'une époque révolue et d'une ère nouvelle qui s'ouvre.



...

Et quand après avoir passé l'après-midi
Par Fontainebleau
Nous arrivâmes à Paris
Au moment où l'on affichait la mobilisation
Nous comprîmes mon camarade et moi
Que la petite auto nous avait conduits dans une époque

Nouvelle

Et bien qu'étant déjà tous deux des hommes mûrs
Nous venions cependant de naître

2. Les combats :



Dans les tranchées. centenaire.org

Août 1914 : c'est bien comme le dit Apollinaire « une époque nouvelle » qui s'ouvre non seulement pour la France mais aussi pour l'Europe et le monde qui basculent dans la guerre.

De ces quatre années tragiques et sanglantes, au cours desquelles la guerre de mouvement a fait place, dès l'automne 1914, à une guerre de position où les soldats s'enterrent dans des tranchées, tous les écrivains-combattants nous disent la même chose vécue : la pluie et la boue qui ont été de grands ennemis pour les soldats, le froid, la vermine, les odeurs nauséabondes, l'absence d'hygiène, la peur, la souffrance des blessés, la mort quotidienne et massive.

Maurice Genevoix, mobilisé à 24 ans, a publié, entre 1918 et 1921, 5 récits tirés de ses carnets de route qu'il a tenus au jour le jour pendant qu'il était au front. Ces récits de guerre, rassemblés en 1949, sous un même titre « Ceux de 14 » livrent un témoignage authentique et extrêmement précis de ce que l'auteur a vécu et observé au quotidien.

2 Extraits de « *Ceux de 14* » de Maurice Genevoix, sur « la pluie ».

14 septembre 1914

Il pleut. L'étape sera pénible, sous ce ciel pâle et triste. Je me résigne à être mouillé toute la journée.

C'est un dur effort, lorsqu'on sait, comme nous, l'accroissement de souffrances que la pluie apporte avec elle : les vêtements lourds, le froid qui pénètre avec l'eau ; le cuir des chaussures durci ; les pantalons qui plaquent contre les jambes et entravent la marche ; le linge au fond du sac, le précieux linge propre qui délasse dès qu'on l'a sur la peau, irrémédiablement sali, transformé peu à peu en un paquet innommable sur lequel des papiers, des boîtes de conserves ont bavé leur teinture ; la boue qui jaillit, souillant le visage et les mains ; l'arrivée barbotante ; la nuit d'insuffisant repos, sous la capote qui transpire et qui glace au lieu de réchauffer ; tout le corps raidi, les articulations sans souplesse, douloureuses ; et le départ, avec les chaussures de bois qui meurtrissent les pieds comme des brodequins de torture. Dur effort, la résignation !

19 septembre 1914

Quarante heures que nous sommes dans un fossé plein d'eau.

Immobiles, serrés les uns contre les autres en des attitudes tourmentées et raidies, nous grelottons sans rien nous dire. Nos vêtements glacent nos chairs ; nos képis mouillés collent à nos crânes et serrent nos tempes d'une étreinte continue, douloureuse. Nous tenons à hauteur des chevilles nos jambes repliées contre nous ; mais il arrive souvent que nos doigts engourdis se dénouent et que nos pieds glissent au ruisseau fangeux qu'est le fond du fossé. Nos sacs ont roulé là-dedans et les pans de nos capotes y traînent.

Le moindre geste fait mal ; si je voulais me lever, je ne pourrais pas. Tout à l'heure l'adjudant Roux a essayé : il a crié d'abord, tellement fut vive la souffrance de ses genoux et de ses reins ; et puis il est retombé sur nous, s'est laissé glisser au creux marqué dans la boue par son corps, et a repris la posture en boule dans laquelle l'ankylose l'avait raidi.

Extrait de « *Ceux de 14* » de Maurice Genevoix, sur « le pied des tranchées »

Sur le front occidental, à la fin du mois de septembre 1914, après l'offensive de la Marne, les combattants s'enterrèrent dans les tranchées ; ce réseau de galeries s'étendait de la Mer du Nord à la Suisse. Soumis au froid, à la promiscuité, à l'humidité, à l'insalubrité, à des conditions de vie très dures, les soldats furent affectés de pathologies spécifiques aux tranchées dont « le pied de tranchées » ou « pieds » gelés

En janvier 1915, aux Éparges, après plusieurs nuits passées dans la boue des tranchées, le sous-lieutenant Maurice Genevoix du 106^e R.I. rejoignait la casemate du capitaine Rive :

« Mes molletières déroulées coulent sur le parquet. Ma capote s'affaisse près d'elles. L'un après l'autre, mottes lourdes, mes souliers tombent... Tout cela fait un tas de boue qui fume à la chaleur du fourneau. Mes chaussettes fument au dossier d'une chaise ; et sur la chaise fument mes deux pieds nus. Mes pieds sont bleus, de ce bleu qu'on voit aux nuages de l'été, les soirs d'orage. Ils deviennent verts comme une chair de noyé. Ils deviennent rouges comme des paquets de viande saignante. Je regarde mes pieds changer de couleur, en buvant un café tiède au goût de caramel trop cuit (...) Mes pieds cramoisis fourmillent de démangeaisons brûlantes. Engelures énormes, ils commencent à bouillir ; à présent j'ai des jambes : mais je n'ose plus y toucher. (...)

Quelle heure est-il ?... Vais-je dormir ?... Mon Dieu, que ces pieds me font mal ! »

Extrait de « *Ceux de 14* » de Maurice Genevoix, sur « le bruit ».

Je vais essayer de me rendormir, lorsque quelques balles sifflent au-dessus de moi. Il m'a semblé qu'elles étaient tirées de tout près. Pourtant, il y a du monde devant nous ; je sais que ma compagnie est réserve des avant-postes. Alors ?

Je n'ai pas le temps de chercher à comprendre. Brusquement, une fusillade intense éclate, gagnant de proche en proche tout le long de la ligne, avec une vitesse inouïe. Les détonations claquent aigrement. Aucun doute : ce sont les Boches qui tirent ; nous sommes attaqués.

« Debout tout le monde ! Debout ! Allons, debout ! » Je secoue le caporal qui dort près de moi. D'un bout à l'autre de la section c'est un long bruit de paille froissée ; puis des baïonnettes tintent, des culasses cliquent. (...) Alors j'ai commandé, en criant de toutes mes forces, un feu à répétition.

Juste à ce moment, des clameurs forcenées jaillissent de cette masse noire et dense qui s'en venait vers nous :

« Hurrah ! Hurrah ! Vorwärts ! ! »

Combien de milliers de soldats hurlent à la fois ? La terre molle frémit du martèlement des bottes. Nous allons être atteints, piétinés, broyés. Nous sommes soixante à peine ; notre ligne s'étire sur un seul rang de profondeur : nous ne pourrions pas résister à la pression de toutes ces rangées d'hommes qui foncent sur nous comme un troupeau de buffles.

« Feu à répétition ! Feu ! »

A mes oreilles, des détonations innombrables crèvent l'air, en même temps que de brefs jets de flammes hachent les ténèbres. Tous les fusils de la section crachent ensemble...

J'entends des bramées d'agonie, comme des bêtes frappées à mort...

Je répète : « Feu ! Feu ! » Je crie : « Allez ! Allez ! mettez-y-en ! Allez ! Allez ! Feu ! »

Mes hommes manœuvrent les culasses d'un geste sec, mettent en joue, à peine, lâchent le coup, en plein tas...

L'immense houle va se refermer derrière nous ; ce sera fini ;

« Hurrah ! Vorwärts !... »

Ils s'excitent en hurlant, les sauvages. Leurs voix rauques s'entendent à travers la fusillade, déchiquetées par les détonations pressées, charriées par le vent avec les rafales de pluie. Vent furieux, pluie forcenée ; il semble que la rage des combattants gagne le ciel...

Les coups de fusil crépitent sans arrêt, le vent mugit, la pluie cingle en faisant sonner les gamelles et les plats de campement. Mêlée aux grondements de l'orage, la clameur des voix humaines emplît le champ de bataille.

Erich Maria Remarque est né le 28 juin 1898 en Allemagne, mort le 25 septembre 1975 à Locarno en Suisse.

Grande figure pacifiste dans l'entre-deux-guerres, l'écrivain allemand est incorporé à 18 ans, en 1916. Envoyé sur le front en juin 1917, il y est très vite grièvement blessé. Les quelques semaines passées au front font de lui un pacifiste convaincu. Ce sont les témoignages de ses camarades qui lui permettront d'écrire " A L'Ouest rien de nouveau ", exception dans la littérature de guerre allemande des années 20. Le pessimisme et l'antimilitarisme de l'ouvrage provoqueront l'indignation des milieux nationalistes. En 1933, son ouvrage sera brûlé en autodafé par les nazis.

Extrait de « *A l'ouest rien de nouveau* » sur les Rats de Erich Maria Remarque

Il nous faut veiller à notre pain. Les rats se sont beaucoup multipliés ces derniers temps, depuis que les tranchées ne sont plus très bien entretenues. Detering prétend que c'est le signe le plus certain que ça va chauffer.

Les rats sont ici particulièrement répugnants du fait de leur grosseur. C'est l'espèce qu'on appelle « rats de cadavre ». Ils ont des têtes abominables, méchantes et pelées et on peut se trouver mal rien qu'à voir leurs queues longues et nues.

Ils paraissent très affamés. Ils ont mordu au pain de presque tout le monde. Kropp tient le sien enveloppé dans sa toile de tente, sous sa tête, mais il ne peut pas dormir parce qu'ils lui courent sur le visage pour arriver au pain. Detering a voulu être malin ; il a fixé au plafond un mince fil de fer et il y a suspendue sa musette avec son pain. Lorsque, pendant la nuit, il presse le bouton électrique de sa lampe de poche, il aperçoit le fil en train d'osciller : un rat bien gras est à cheval sur son pain.

Finalement, nous prenons une décision. Nous coupons soigneusement les parties de notre pain qui ont été rongées par les bêtes ; nous ne pouvons en aucun cas jeter le tout, parce que, autrement, demain nous n'aurions rien à manger. Nous plaçons par terre, au milieu de notre abri, les tranches de pain ainsi coupées toutes ensemble. Chacun prend sa pelle et s'allonge, prêt à frapper. Detering, Kropp et Kat tiennent dans leurs mains leurs lampes électriques.

Au bout de quelques minutes nous entendons les premiers frottements des rats qui viennent mordiller le pain. Le bruit augmente ; il y a là maintenant une multitude de petites pattes, alors les lampes électriques brillent brusquement et tout le monde tombe sur le tas noir, qui se disperse en poussant des cris aigus. Le résultat est bon. Nous jetons les corps des rats écrasés par-dessus le parapet de la tranchée et nous nous remettons aux aguets.

Le coup nous réussit encore quelques fois. Puis les bêtes ont remarqué quelque chose ou bien ont senti l'odeur du sang. Elles ne viennent plus. Cependant, le lendemain, le pain qui restait sur le sol a été emporté par elles.

Dans le secteur voisin, les rats ont assailli deux gros chats et un chien qu'ils ont tués et mangés.

Roland Dorgelès est né le 15 juin 1885 à Amiens, mort à Paris le 18 mars 1973.

Bien que deux fois réformé pour raison de santé, il est engagé volontaire dans l'infanterie en août 14, à 29 ans, grâce à Georges Clémenceau, le patron du journal « l'Homme Libre » auquel il collabore.

Au front, il garde le moral vaille que vaille, prenant des notes desquelles naîtra le chef d'œuvre « Les croix de bois », prix Femina 1919.

Extrait de « *Les Croix de bois* » de Roland Dorgelès sur « la promiscuité »

La nuit tombe vite en novembre. Avec l'ombre, le froid était venu et là-bas, aux tranchées, la fusillade s'était éveillée, à l'heure des hiboux. Nous avons mangé la soupe dans l'écurie, accroupis sur la paille, d'autres juchés, jambes pendantes, sur les mangeoires. Les anciens racontaient des histoires compliquées et brutales avec des « et pis alors » et des « tu t'appelles », nécessaires à la belle ordonnance d'un récit. Mais les nouveaux, qu'ils voulaient épater, n'écoutaient plus : ils dormaient à moitié, l'œil vague et le menton bas.

Il est l'heure de se coucher, les gars, dit Bréval en délaçant ses chaussures. Les copains ont passé la nuit en chemin de fer.

Chacun passa à sa place avec la docilité des chevaux qui connaissent leur coin. Lemoine hésitait à fouler ce beau tapis de paille fraîche.

Ce n'est pas malheureux... Du blé qu'a pas été battu... !

Soigneusement, comme il faisait toute chose, le petit Belin préparait son lit. Il étendit d'abord sa toile de tente, puis, en guise d'oreiller, il enfonçait sa musette sous la paille. Pour avoir chaud aux pieds, il les glissait dans les manches de sa veste, puis il s'enroulait dans sa large couverture pliée en deux et adroitement, comme un pêcheur lance l'épervier, il jetait sa capote sur ses jambes. Alors, on ne voyait qu'un petit coin de figure satisfaite, par la lucarne du passe montagne tricoté : Belin était couché.

Demachy l'avait regardé faire avec effroi. Puis il regarda les autres se préparer avec stupeur, une sorte de terreur grandissante. Au troisième qui commença à se déchausser, il se redressa sur son coin de paille.

Mais on ne va pas tout garder fermé ici, s'écria-t-il, on va au moins laisser la porte ouverte ?

Les autres le regardèrent étonnés.

Non, t'es en chaleur...grogna Fouillard. La porte ouverte, tu veux donc nous faire crever ?

La pensée de dormir, entassé sur la paille avec ces hommes pas lavés, l'écœurait, l'épouvantait. Il n'osait pas le dire, mais, effrayé, il regardait Fouillard son voisin, qui, ayant déroulé sans hâte ses molletières boueuses, retirait ses gros souliers.

Mais, c'est très malsain, vous savez, insista-t-il ; surtout qu'il y a de la paille fraîche...Cela fermente... Il y a eu des cas d'asphyxie, souvent...ça s'est vu... T'en fais pas pour l'asphyxie.

Les autres étaient prêts à dormir, bien serrés pour se tenir chaud ; Sulfart cherchait à atteindre sa chaussure, pour abattre la bougie qui pleurait sur le bat-flanc. Accablé, le nouveau ne dit plus rien. À genoux devant la mangeoire, comme s'il priait le dieu des bêtes, il se mit à chercher un flacon dans sa musette.

Gare à la casse ! cria Sulfart.

Et son godillot bien lancé emporta la bougie dans le noir...

Bonne nuit tout le monde.

Demachy, à tâtons, s'enveloppa maladroitement dans sa couverture, et le visage enfoui dans son mouchoir arrosé d'eau de Cologne, il ne bougea plus.

L'odeur se répandit vite dans l'écurie. Le premier, Vairon s'étonna :

Mais ça pue. Qu'est que c'est que ça ?

Ça sent le coiffeur.

C'est du coup qu'on va être asphyxiés, railla Fouillard qui avait compris. Et se tournant du côté gauche, pour ne pas sentir, il ronchonna : -Il a tout d'la gonzesse, ce mec-là ...

Le nouveau ne répondit rien. Les autres se taisaient, indifférents.

Dans le noir, pourtant, des voix bavardaient encore.

Ça fait quinze jours qu'elle ne m'a pas écrit, confiait tout bas Bréval à un copain.

Jamais elle n'a été si longtemps. Ça me tourmente, tu sais...

...Le sommeil les emportait, l'un après l'autre, mêlant leurs respirations lentes ou saccadées, des soupirs égaux d'enfant et des plaintes de mauvais songes.

Le quotidien du Poilu, c'était aussi la souffrance et l'agonie des blessés, la mort, la mort partout.

2 Extraits de « *Ceux de 14* » de Maurice Genevoix sur « les blessés ».

22 septembre 1914

La nuit tombe. Le froid devient vif. C'est l'heure où, la bataille finie, les blessés qu'on n'a pas encore relevés crient leur souffrance et leur détresse. Et ces appels, ces plaintes, ces gémissements sont un supplice pour tous ceux qui les entendent ; supplice cruel surtout aux combattants qu'une consigne rive à leur poste, qui voudraient courir vers leurs camarades pantelants, les panser, les réconforter, et qui ne le peuvent, et qui restent là sans bouger, le cœur serré, les nerfs malades, tressaillant aux appels éperdus que la nuit jette vers eux, sans trêve :

« A boire !

- Est-ce qu'on va me laisser mourir là ?

- Brancardiers !

- A boire !

- Ah !

- Brancardiers !... »

J'entends de mes soldats qui disent :

« Oui, qu'est-ce qu'ils foutent, les brancardiers ?

- Ils ne savent que se planquer, ces cochons-là !

- C'est comme des flics ; on n'les voit jamais quand on a besoin d'eux. »

Et devant nous la plaine entière engourdie d'ombre semble gémir de toutes ces plaies, qui saignent et ne sont point pansées.

Des voix douces, lasses d'avoir tant crié :

« Qu'est-ce que j'ai fait, moi, pour qu'on me laisse tuer à la guerre ?

- Maman ! Oh ! maman !

- Jeanne, petite Jeanne... oh ! dis que tu m'entends, ma Jeanne ?

- J'ai soif... j'ai soif... j'ai soif... j'ai soif !... »

Des voix révoltées, qui souffletent et brûlent :

« Je ne veux pourtant pas crever là, bon Dieu !

- Les brancardiers, les brancardiers !... Brancardiers ! Ah ! salauds !

- Il n'y a donc pas de pitié pour ceux qui clamecent ! »

Un allemand (il ne doit pas être à plus de vingt mètres) clame le même appel, interminablement :

« Kamerad Franzose ! Kamerad ! Kamerad Franzose ! »

Et plus bas, suppliant :

« Hilfe ! Hilfe ! »

Sa voix fléchit, se brise dans un chevrottement d'enfant qui pleure ; puis ses dents crissent atrocement ; puis il pousse à la nuit une plainte bestiale et longue, pareille à l'aboi désespéré d'un chien qui hurle vers la lune.

Affreuse cette nuit. A chaque instant nous sautons sur pieds Porchon et moi. Des coups de feu tout le temps. Et ce sacré froid !

20 février 1915, aux Eparges, après une contre-attaque allemande :

Il fait tout à fait nuit maintenant. Des voix montent de l'entonnoir. Des voix gémissantes, qui pleurent, se plaignent, appellent, supplient, se révoltent.

Il fait très froid, une froidure d'après la pluie, terrible aux pauvres chairs lacérées. Ils crient, maintenant ; ils clament la souffrance de leur corps :

« Mon pied coupé !

- Mon genou !

- Mon épaule !

- Mon ventre ! »

...

« Lieutenant Genevoix !... Mon lieutenant ! »

Ils m'appellent, à présent. Qu'est-ce que je peux ? Descendre, monter, m'accroupir près deux ou m'asseoir, et toute la nuit dire des mots inutiles, puisqu'il fait froid, puisqu'ils sont seuls, puisque les brancardiers ne viendront pas.

« Mon lieutenant, vous me couperez bien la jambe, vous ? »

Chabeau délire ; ses deux mains agrippent mon bras ; il me parle d'une voix suppliante, qu'une angoisse de désir fait trembler :

« Mon couteau... prenez mon couteau ; il a bon fil ! Elle tient si peu... Moi, je n'ose pas... Prenez le, mon lieutenant : un tout petit coup, elle ne me fera plus mal... »

Et Biloray, chétive forme dolent, délire aussi et m'injurie :

« Tu canes ; tu canes... Pas un ami ! Pour une fois qu'tu pourrais... Qu'est-ce que ça t'coûterait, d'appuyer sur la détente ? Donne-le, au moins... Moi, j'pourrai.

...

Carrichon, près de moi, se tourne et se retourne ; il songe tout haut, la voix morne et placide :

« J'ai passé le concours d'officier d'administration ; je devrais être officier d'administration, moi... Oui, moi. »

Il se serre contre moi, dos contre dos, cherchant la chaleur de mon corps ;... nous sursautons ensemble, chaque fois qu'un cri plus poignant jaillit soudain et traverse la nuit.

...

Si farouches et tragiques deviennent les éclats de sa voix que les autres blessés se soulèvent davantage, qu'ils se dressent, appuyés sur leurs mains et criant ; que Biloray, debout, titube et court, tombe, se relève et reprend sa course, ballotté par une délire furieux :

« Un révolver ! Un flingue ! Qui est-ce qui m'en donnera, à la fin ? Chameaux ! Bandits ! On m'a tout pris... Un homme, rien qu'un homme là-d'dans, tas de brutes ! »

Que dire ? Que faire ?... Seulement le recevoir dans mes bras lorsqu'il s'effondre, à bout de forces, et le bercer, menu, dolent, pendant que son sang tiède goutte sur mes mains dans les ténèbres.

« Où allez-vous, Genevoix ?

- Mon commandant, je vais chercher les brancardiers.

- Mon pauvre ami... restez là. »

C'est vrai, je ne peux que rester... Rester blotti encore sous la pèlerine de caoutchouc, garder les yeux ouverts, écouter en reconnaissant toutes les voix : il y a Chantoiseau le jeune, qui recommence tout haut le compte de ses blessures, et d'heure en heure en découvre une nouvelle ; il y a Petitbru qui ne cesse de hurler ; il y a Jean qui ne dit rien, immobile sur le dos, mais qui tousse par de longues quintes exténuées, et tourne un peu la tête pour cracher les caillots qui l'étouffent ; et Gaubert, et Beaurain, et Chabeau qui délire toujours, clappant de la langue et menant ses chevaux, derrière sa charrue, dans son champ : « Dia ! Hue ! Allons petit ! Dia ! » Son délire tombe tout à coup, et il m'appelle, m'appelle, affolé de désespérance : « Mon lieutenant ! Ah ! C'est terrible ! Si vous aviez la jambe coupée, vous... Mais moi, un

d'Assistance, un valet d'culture qu'on nourrit pour le travail qu'il donne ! On n'voudra plus d'moi. On m'foutra dehors de partout... Ah ! mon lieutenant... »

Il pleure, la poitrine grosse de chagrin ; il me supplie encore, avec une douceur enfantine :

« Coupez, dites... Coupez-la. »

Et puis il retombe au délire, lance des « dia ! » et ses clappements de langue, pendant que Petitbru, inlassable, pousse de nouveau son éternelle clameur.

Et la nuit dure toujours, tandis que je vais de l'un à l'autre, les mains cuisantes, les tempes martelées, les jambes mortes de gelure.

2 Extraits de « *Ceux de 14* » de Maurice Genevoix sur « la mort ».

Mardi 09 septembre

Il fait lourd, une chaleur énervante et malsaine. Des nuages noirs, qui peu à peu grossissent, d'un noir terne qui va s'éclaircissant sur les bords, frangés d'un blanc léger et lumineux. Par instants des souffles passent sur nous, effluves tièdes qui charrient une puanteur fade, pénétrante, intolérable. Je m'aperçois que nous respirons dans un charnier.

Il y a des cadavres autour de nous, partout. Un surtout, épouvantable, duquel j'ai peine à détacher mes yeux : il est couché près d'un trou d'obus. La tête est décollée du tronc, et par une plaie énorme qui bée au ventre, les entrailles ont glissé à terre ; elles sont noires. Près de lui, un sergent serre encore dans sa main la crosse de son fusil ; le canon, le mécanisme doivent avoir sauté au loin. L'homme a les deux jambes allongées, et pourtant un de ses pieds dépasse l'autre : la jambe est broyée. Tant d'autres ! Il faut continuer à les voir, à respirer cet air fétide, jusqu'à la nuit.

Et jusqu'à la nuit, je fume, je fume, pour vaincre l'odeur épouvantable, l'odeur des pauvres morts perdus par les champs, abandonnés par les leurs, qui n'ont même pas eu le temps de jeter sur eux quelques mottes de terre, pour qu'on ne les vît pas pourrir.

Lundi 14 septembre

Comme hier, nous marchons entre deux files de cadavres.

Je me rappelle surtout un de ces pauvres morts assis au bord de la route. C'était un capitaine de la coloniale. On l'avait accroupi dans l'herbe, en pliant de force ses jambes sous lui ; mais l'une d'elles, peu à peu, s'était dépliée, et l'on eût dit que le cadavre la lançait en avant, comme s'il eût dansé un pas désordonné. Il avait le torse renversé légèrement, la figure en plein vers la route, les yeux grands ouverts et sans regard. Mais ce que je remarquais le plus, ce fut sa moustache blonde, frisée, légère et charmante. La bouche, au-dessous, n'était plus que deux bourrelets de chair violâtre ; et c'était affreusement triste, cette blonde moustache de joli garçon sur cette face noire décomposée.

Allons ! Lève la tête et serre les poings ! Je m'en veux de l'accablement à quoi j'ai cédé une minute. Il faut les regarder, ces morts, et leur demander la force de haïr. Puisque les boches, avant de fuir, les ont traînés jusqu'au bord de la route, puisqu'ils ont voulu cette mise en scène, nous ferons payer cher le macabre défi qu'ils nous lancent ! Rage impuissante et maladroite, celle qui fait lever la colère en nos cœurs, et le besoin de la vengeance, au lieu de l'épouvante qu'elle souhaitait inspirer.

...

Lucien Jacques est né le 2 octobre 1891 à Varennes/Argonne, dans la Meuse, mort à Nice le 11 avril 1961.

Personnage aux multiples talents, attachant ; l'un des auteurs de la Grande Guerre trop méconnus aujourd'hui.

Poète libertaire, musicien et pacifiste, doublé d'un artiste peintre, auteur « des Carnets de Moleskine » publiés en 1936, dans lesquels il note au jour le jour la vie des tranchées, du 31 juillet 1914 au mois d'août 1915. Typhoïde et plusieurs blessures graves le conduiront à la démobilisation en 1916.

«Chaque jour me dépouille d'une illusion, comme l'oignon d'une peau», note-t-il le surlendemain de son vingt-troisième anniversaire, avant d'avaler une pilule d'opium pour trouver le sommeil. «Je ne veux pas mourir comme un bétail.»

Poème de Lucien Jacques : « *Le Noyé* »

1914 À ceux de mon escouade

Le noyé qui gît là dans l'herbe de la berge,
N'ayant plus rien d'humain qu'une main non rongée
Où luit un anneau d'or,
Poussé du pied par vous avec haine et dégoût
Ainsi que la charogne d'une bête mauvaise,
Parce qu'il est vêtu d'un dolman ennemi
Était pourtant un homme-un tout jeune homme
Nourri d'air, de soleil, d'amour, tout comme vous.
Peut-être que chez lui vivait sa douce mère,
Sûrement son épouse, peut-être des enfants !

Songez, quelle agonie angoissée loin des siens
Il dut avoir, blessé, dans l'ombre de la nuit
Et l'eau froide et profonde.

Qu'une pensée humaine au moins soit son linceul

Poème écrit en 1914.

Publié dans « *La Pâque dans la grange* » en 1924.

Si le front a été le théâtre de l'horreur, de l'attente de la mort, il a été aussi un monde de camaraderie, de solidarité où les soldats trouvaient du réconfort dans les plaisanteries, les chansons, la correspondance avec la famille.

Les récits de Maurice Genevoix ne sont d'ailleurs pas dénués d'humour et ils sont ponctués de moments heureux que l'auteur passe en compagnie de son fidèle ami Robert Porchon.

2 Extraits de « *Ceux de 14* » de Maurice Genevoix sur « le lit » et les « cuistots »

« Ce que nous avons fait, en vérité, c'est plus qu'on ne pouvait demander à des hommes. Et nous l'avons fait. »

Maurice Genevoix

Mardi 29 septembre 1914

Le régiment fait halte à l'entrée d'un village. Après avoir dîné, Genevoix et son ami Porchon cherchent un endroit pour dormir. Ils frappent à la porte d'une maison.

« On vous attendait, dit l'homme. Ma femme vous a préparé ça dans l'coin là, contre les sacs de son. »

Le long de la muraille plâtrée qui s'écaille, des sacs sont alignés, sur deux côtés. Contre ces sacs, la matrone a fait une litière de paille toute fraîche, abondante, et partout d'égale épaisseur. Sur la litière elle a mis un matelas de plumes, un traversin, des couvertures et des draps.

Notre coucher, ce soir-là, fut une belle chose. Dévêtus en un tour de main, nous avons plongé aux profondeurs de notre lit. Tout de suite il nous a pris, de la tête aux pieds, d'un enveloppement total et doux. Et puis à notre tour, petit à petit, en détail, nous avons pris possession de lui. Notre surprise ne finissait pas : à chaque seconde c'était un ébahissement nouveau ; nous avions beau chercher, de toute notre peau, un contact qui fût rude ou blessât, il n'était pas un coin qui ne fût souple et tiède. Nos corps, qui se rappelaient toutes les pierres des champs, toutes les souches qui crèvent le sol des bois, nos corps meurtris, les nuits de bivouac, par les courroies de l'équipement, par les chaussures, par le sac bosselé, par tout notre harnachement de nomades sans abri, nos corps à présent ne pouvaient s'habituer assez vite à autant de volupté reconquise en une fois. Et nous riions aux éclats ; nous disions notre enthousiasme en phrases burlesques, en plaisanteries énormes, dont chacune provoquait à nouveau des rires qui n'avaient pas de fin. Et l'homme blond riait de nous voir rire, et sa femme riait, et les gosses riaient : il y avait du rire plein ce taudis.

Puis la femme est sortie doucement. Lorsqu'elle est revenue, elle ramenait avec elle cinq ou six villageoises d'alentour. Et toutes ces femmes nous regardaient rire, dans notre grabat ; et elles s'ébaubissaient en chœur de ce spectacle phénoménal : deux pauvres diables de qui la mort n'avait pas encore voulu, deux soldats de la grande guerre qui s'étaient battus souvent, qui avaient souffert beaucoup, et qui déliraient de bonheur, et qui riaient à la vie de toute leur jeunesse, parce qu'ils couchaient, ce soir-là, dans un lit.

18 octobre 1914

Porchon, du plus loin qu'il me voit me hèle :

« Va chercher ton quart en vitesse, ton assiette, tous tes accessoires de gueule ; on va déjeuner. »

Assis sur le bord du fossé, nous taillons, à l'avance, d'épaisses et longues tranches de pain. Porchon surveille la route, s'agite.

« J'ai faim, moi ! Qu'est-ce que fiche donc Gervais ?

- Qui ça, Gervais ?

- Un sergent un dernier renfort, un phénomène. D'ailleurs, tu vas apprécier : je le vois qui s'amène, suivi du fidèle Penny.

- Autre phénomène. Tiens, regarde-moi ces binettes. »

Grave, cérémonieux, un homme au large front, aux yeux bruns très vifs dans un visage figé, s'avance vers nous, tenant dans sa main droite, comme il tiendrait un sceptre, une cuiller d'étain. Il est suivi d'un petit homme en veste courte, dont la chemise à moitié du pantalon retombe sur le ventre en flasque bourrelet, et qui tient à distance de son corps un seul plat noir et grassex.

Ils s'arrêtent ensemble devant nous ; et Gervais, l'homme à la cuiller, se retournant vers le petit cuistot, lui dit d'une extraordinaire voix de nez :

« Vous suivez, Eugène ?... Approchez. »

Il le tire par la manche et l'immobilise brusquement :

« Messieurs, je vous présente Penny, pour moi Eugène, parce qu'il est mon alter ego. Eugène était emballer dans le quartier du Marais lorsque la guerre éclata. Il était, de naissance, heureusement doué. J'eus le mérite de m'en apercevoir, -margaritam reperi,-et, d'emballer, je le muai en cuistot.

« je vous laisse, Messieurs, le plaisir d'apprécier nos talents conjugués : voici deux de nos créations, que la pénurie de matériel nous a malheureusement contraints de mêler en un seul récipient... Eugène, présentez le plat. »

Le petit homme fait un pas en avant. Gervais me tend la cuiller d'étain :

« Veuillez vous servir, mon lieutenant. »

Du riz au gras aggloméré en lourd mastic, j'arrache deux ou trois petits cubes de viande racornie et noirâtre.

« Bœuf minute », dit Gervais.

Puis une cuillerée de riz, détachée d'un coup de poignet, tombe d'un seul bloc au fond de mon assiette. Et Gervais annonce :

« Riz princesse. A moins que vous ne préfériez brésilienne ; ou encore l'impératrice. Il ne tient qu'à vous, mon lieutenant : les trois sont le même. »

Porchon, à qui Penny, souriant toujours, présente le plat, se sert distraitement, et crible l'aluminium de son assiette d'une grêle de bœuf minute. Alors Gervais, avec une moue réprobatrice, la main sur l'épaule du cuistot :

« Assez, maintenant... Sauvez ce plat, Eugène.

-Oh ! Mais dites, vous exagérez ! Je prends ce qu'il me plaît, sergent ! »

Gervais s'incline, et marmonne entre ses dents :

« Quoniam ego nominor teo. »

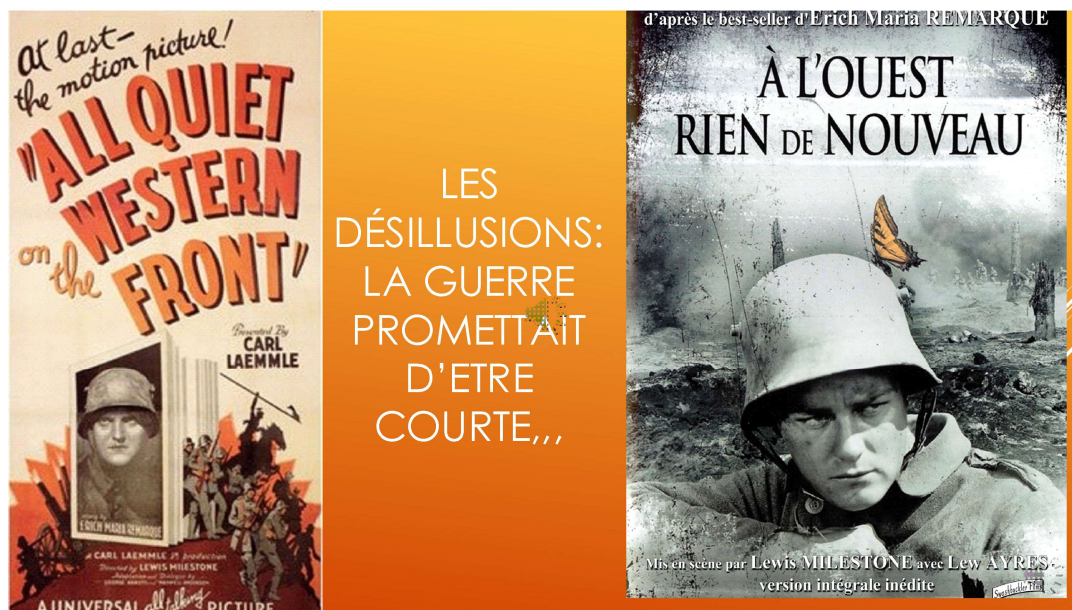
A peine nous ont-ils quittés que Porchon, me regardant, s'esclaffe :

« J'ai manqué d'esprit de répartie ! Où, mon latin ?... Quel être, hein ? Pitre incorrigible, mais tu sais, très bon type. Et l'autre ! Le fidèle Penny ! Je t'en prie, croque-moi ces allures. »

Tous deux, sergent et cuistot, ont repris leur promenade à travers les broussailles, le sergent le premier, cuiller en main, le petit cuistot roux le suivant à pas menus et négligeant maintenant, dans sa hâte, d'écarter de son ventre le bœuf minute et le riz princesse : de sorte que le plat lui frotte l'estomac et macule de suie, entre sa veste qui remonte et son pantalon qui s'affaisse, sa chemise.

Midi passé. La soupe et le jus avalés, c'est l'heure des parlotes animées. Assis sur la mousse, fumant nos pipes, nous jouissons de l'accalmie. Tous les sous-offs ont les joues colorées des digestions paisibles : le jus, aujourd'hui, était chaud, corsé d'une forte ration de gniôle.

3. Les désillusions :



Les illusions se brisent parce que cette guerre est différente de toutes celles qu'on a déjà connues : dimension industrielle de la guerre, extrême violence ;

Une guerre qui fit basculer l'homme ordinaire dans le carnage.

2 Extraits de « *A l'Ouest rien de nouveau* » de Erich Maria Remarque sur « la guerre a fait de nous des propres à rien... » et « ...à l'hôpital... ».

A l'arrière, lors d'une pause, une discussion s'est engagée :

« La guerre a fait de nous des propres à rien. »

Il a raison, nous ne faisons plus partie de la jeunesse. Nous ne voulons plus prendre d'assaut l'univers. Nous sommes des fuyards. Nous avons dix-huit ans et nous commençons à aimer le monde et l'existence ; voilà qu'il nous a fallu faire feu là-dessus. Le premier obus qui est tombé nous a frappés au cœur. Nous n'avons plus aucun goût pour l'effort, l'activité et le progrès. Nous n'y croyons plus ; nous ne croyons qu'à la guerre.

A l'hôpital, le narrateur est blessé aux jambes :

Je suis jeune, j'ai vingt ans ; mais je ne connais de la vie que le désespoir, l'angoisse, la mort et l'enchaînement de l'existence la plus superficielle et la plus insensée à un abîme de souffrances. Je vois que les peuples sont poussés l'un contre l'autre et se tuent sans rien dire, sans rien savoir, follement, docilement, innocemment.

Je vois que les cerveaux les plus intelligents de l'univers inventent des paroles et des armes pour que tout cela se fasse d'une manière encore plus raffinée et dure encore plus longtemps. Et, tous les hommes de mon âge, ici et de l'autre côté, dans le monde entier, le voient comme moi ; c'est la vie de ma génération, comme c'est la mienne. Que feront nos pères si, un jour, nous nous levons et nous nous présentons devant eux pour réclamer des comptes ? Qu'attendent-ils de nous lorsque viendra l'époque où la guerre sera finie ? Pendant des années nous n'avons été occupés qu'à tuer ; ç'a été là notre première profession dans l'existence. Notre science de la vie se réduit à la mort. Qu'arrivera-t-il donc après cela ? Et que deviendrons-nous ?

Extrait de « *La Peur* » de Gabriel Chevallier « Je vis comme une bête... »

Nos soldats sont à 1 000 m d'altitude. Les nuits sont à -20/-30. Ils sont de garde toutes les deux heures, le sommeil manque cruellement.

Je vis comme une bête, une bête qui a faim, puis qui est fatiguée. Jamais je ne me suis senti si abruti, si vide de pensées, et je comprends que l'accablement physique, qui ne laisse pas aux êtres le temps de réfléchir, qui les réduit à ne plus éprouver que des besoins élémentaires, soit un sûr moyen de domination. Je comprends que les esclaves se soumettent si aisément, car il ne leur reste plus de forces disponibles pour la révolte, ni l'imagination pour la concevoir, ni l'énergie pour la concéder. Je comprends cette sagesse des oppresseurs, qui retirent à ceux qu'ils exploitent l'usage de leur cerveau, en les courbant sous les tâches qui épuisent...

L'habitude, le jeu des disciples se passent de mon consentement et m'incorporent au troupeau. Je deviens un vrai soldat d'infanterie, l'intelligence « sur la couture du pantalon », exécuteur de corvées et fragment d'effectif. Tout le monde me commande, du caporal au général, à ce droit, qui est total et sans appel, et peut me rayer de la liste des vivants. Dans le champ des activités humaines, la mienne se dépense à creuser une feuillée ou à porter des troncs d'arbres...

Redevenu homme de la tranchée, je comprends cette sorte de fatalisme auquel s'abandonnent mes camarades, dans cette guerre sans fantaisie, sans changements, sans paysages nouveaux, cette guerre de factionnaires et de terrassiers, cette guerre de souffrances obscures dans la crasse et la boue, la guerre sans limites ni répit, où l'on n'agit pas, où l'on ne se défend même pas, où l'on attend l'obus aveugle. Je comprends ce que représentent, pour celui qui n'a jamais quitté le créneau, ces deux années écoulées, les centaines de nuits de garde, les milliers d'heures éternelles, face à l'ombre. Je comprends qu'ils aient renoncé à se poser des questions. Et même je m'étonne que ce bétail, où je suis confondu, ait encore tant de résistance à opposer à la mort.

« On ne sait rien, sinon que le ciel et la terre vont se confondre dans un même abîme. » écrit Henri Barbusse, auteur né en 1873 à Asnières, décédé à Moscou en 1939. Poète, écrivain pacifiste engagé ; à 41 ans, pourtant réformé, il se porte volontaire dès le début de la guerre pour combattre sur le front et partager ainsi le quotidien des soldats.

Le Feu, plus qu'un roman, est un récit de guerre autobiographique. Henri Barbusse fait une description objective de la vie de son escouade. La guerre est mise à nu, Le Feu est un réquisitoire contre toutes les guerres. Ce roman sera publié fin novembre 1916 et remportera aussitôt après le prix Goncourt.

Extrait de « *Le Feu* » d'Henri Barbusse « L'aube... »

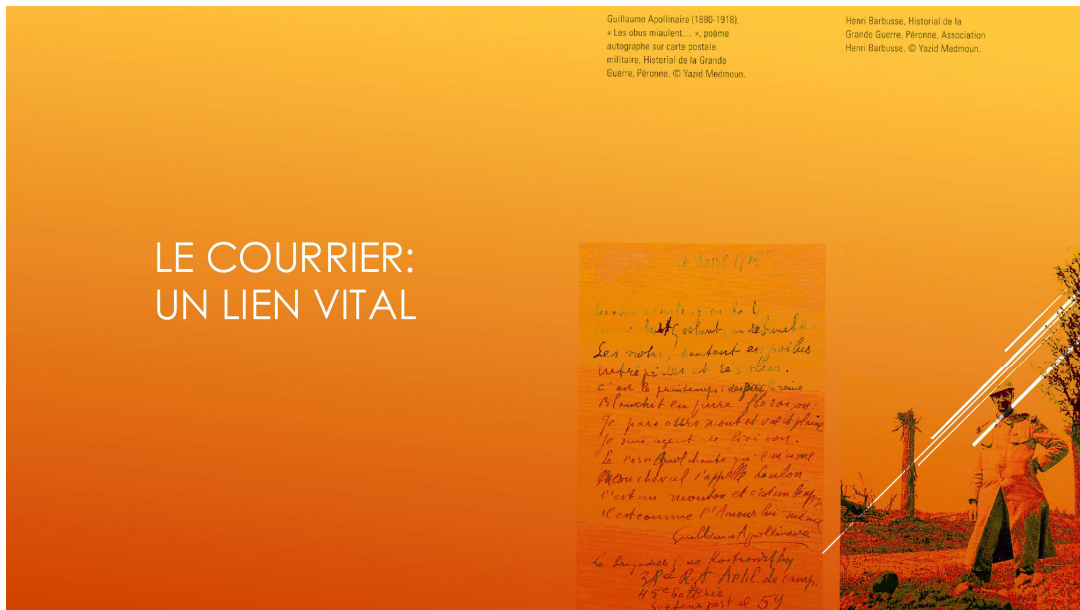
- On se demandera, dit l'un : « Après tout, pourquoi faire la guerre ? » Pourquoi, on n'en sait rien ; mais pour qui, on peut le dire. On sera forcé de voir que si chaque nation apporte à l'idole de la guerre la chaire fraîche de quinze cent jeunes gens à déchirer chaque jour, c'est pour le plaisir de quelques meneurs qu'on pourrait compter ; que les peuples entiers vont à la boucherie, rangés en troupes d'armées, pour qu'une caste galonnée d'or écrive ses noms de princes dans l'histoire ; pour que des gens dorés aussi, qui font partie de la même gradaille, brassent plus d'affaires

- pour des questions de personnes et des questions de boutiques. Et on verra, dès qu'on ouvrira les yeux, que les séparations qui sont entre les hommes ne sont pas celles qu'on croit, et que celles qu'on croit ne sont pas.

...

« Des héros, des espèces de gens extraordinaires, des idoles ? Allons donc ! On a été des bourreaux. On a fait honnêtement le métier de bourreaux. On le r'fera encore, à tour de bras, parce qu'il est grand et important de faire ce métier-là pour punir la guerre et l'étouffer. Le geste de tuerie est toujours ignoble -quelquefois nécessaire, mais toujours ignoble. Oui, de durs et infatigables bourreaux, voilà ce que l'on a été. Mais qu'on ne me parle pas de la vertu militaire parce que j'ai tué des Allemands... »

4. Le courrier :



Un courrier fréquent et régulier venant de ses proches est encore le meilleur moyen pour permettre au combattant de conserver son moral. Ce lien si fort qui existe entre les membres d'une même famille est essentiel pour sa survie.

2 Extraits de « *Ceux de 14* » de Maurice Genevoix, « *lettres des 15 et 17/09/1914* » et *lettre du 03/10/1914*.

15-17 septembre 1914

Ce matin, nous avons quitté le village. On nous a mis, en ligne de sections par quatre, au flanc d'un ravin caillouteux, parmi des acacias nains.

Je m'étais assis près de Porchon, tellement abruti et las que je tombais, de temps en temps, contre son épaule. Il me semblait que j'avais la cervelle en bouillie et je souffrais cruellement de mon impuissance à penser. Une seule impression me possédait, lancinante : la poursuite avait cessé ; les Boches s'étaient arrêtés, quelque part près d'ici, et il allait falloir se battre, dans cette débâcle du corps et du cœur. Je me sentais infiniment seul, glissant chaque minute un peu plus vers une désespérance dont rien ne viendrait me sauver : pas une lettre des miens depuis le départ, pas un mot d'affection, rien ! Eux, là-bas, que savaient-ils de moi ? Avaient-ils reçu les cartes griffonnées en hâte, entre deux bombardements, pendant une halte au bord d'une route, ou le soir, dans une grange, à la chandelle ? Ils ne savaient pas sur quel coin de terre me chercher. Je m'étais battu, et ils ne savaient pas ce que la bataille avait fait de moi. L'anxiété les tenaillait, eux, au long des journées interminables. Et moi...

Samedi, 3 octobre

Des lettres ! Quarante à la fois ! Et le vaguemestre m'en annonce d'autres !

Je me suis plongé dans cette manne. J'ai lu, lu voracement, jusqu'à en être ivre. Je prenais au hasard dans le tas, je frottai mes doigts au papier, déchirais les enveloppes d'un coup sec, et toutes les lignes m'entraient ensemble dans les yeux : que c'est vite lu, quarante lettres !

Je les relis, lentement, ligne à ligne, comme on boit à petites gorgées une liqueur capiteuse dont la saveur ne blase point les palais. Mais je ne subis plus ma lecture. Tout à l'heure, une houle m'emportait. Maintenant, je veux choisir.

Et de toutes ces lettres je ne garde que quelques unes. Mais de celles-là, les plus courageuses, chaque mot met une joie ou une force. Elles sont celles que j'attendais, que j'appelais. Elles sont à moi, elles me restent. Je les retrouverai à chaque appel, tout de suite, après avoir appelé si longtemps en vain. Désormais, avec elles et par elles, je suis sûr de moi-même.

Jean Pierre Guéno né en 1955, directeur des éditions de Radio France a créé et lancé « Paroles de Poilus », recueil de lettres et de carnets écrits par les soldats au front.

Extrait de « *Paroles de poilus* » de Jean Pierre Guéno « Lettre de Salonique » de Pierre Subervielle et extrait de lettre de Pierre Proutaud.

Pierre Subervielle triche sur son âge pour s'engager en 1914. Son père est tué sur le front en 1916. Pierre écrit plus de trois cent lettres en quatre années de guerre, à sa mère, à sa sœur Paulette et à ses grands-parents. Ses lettres sont retrouvées en 1986 lors de la vente d'une maison, au fond d'un placard, dans un sac de pommes de terre.

Salonique, le 17 avril 1917

Oh mémère, écris-moi, écrivez-moi bien souvent. Comme nous sommes loin, perdus, isolés, privés de tout contact avec le monde, une lettre, mais c'est un baiser, une caresse qui vient redonner à notre âme un peu de cette affection qui lui manque tant. Une lettre, c'est le courage qui renaît, tout le bon cœur, l'énergie qui se réveillent. Une lettre, enfin, c'est une communion d'âmes qui nous permet de penser, de vivre un peu près de vous.

Oh, mémère, ne fais pas de peine à ton gosse. Ecris-lui ces bonnes lettres qui seules savent lui rendre sa gaieté, alors comme je t'écrirai avec joie et comme je t'embrasserai bien fort, bien fort...

Pierre

Pierre Prouteau avait vingt ans lorsqu'il vint se battre sur les champs de bataille de Verdun. Il était riche berrichon et fils de meunier. Tout en ayant appris le métier fort jeune, il continua ses études et passa son bac. Après la guerre, Pierre entra dans les chemins de fer, comme d'autres poilus auxquels certains emplois étaient réservés en priorité. Sa fille épousa le fils de son meilleur ami rencontré sur les champs de bataille.

10 juin 1916

Chers parents,

J'ai reçu votre colis hier matin, mais en raison de notre installation, je n'ai pu vous en avertir que par une simple carte.

Nous étions depuis quatre jours en avant-poste la nuit et de jour dans une espèce d'abri où nous aurions pu tenir à quatre et où nous étions quinze. Avec cela dans l'eau et comme quelques-uns, moi en particulier, (nous) avons la drille. Jugez de notre situation quand vous saurez que nous ne devons pas sortir.

D'ailleurs, voilà encore huit jours de pénitence de faits avec de la pluie à volonté et peu de nourriture.

Aujourd'hui, je prends le poste de liaison de jour avec deux hommes, et comme nous sommes à peu près bien, sans pouvoir toutefois sortir, je fais quelques lignes.

Vous ne devineriez jamais, oh ! non, je vous le donne dans le mille, où nous sommes abrités ! Il vaut donc mieux vous le dire.

Eh bien, dans un caveau, auquel un obus a fait une petite ouverture et dans laquelle nous sommes en compagnie de deux squelettes. Comme abri c'est assez solide, mais aussi assez macabre. Peut-être est-ce un ancien cimetière. Je ne puis rien répondre là-dessus vu l'état du terrain.

Louis Pergaud est né en 1882. Instituteur Poète Ecrivain, il obtient le prix Goncourt en novembre 1910 pour « de Goupil à Margot Histoire de bêtes ». En 1912, sera publié « la guerre des boutons ». Mobilisé en août 1914, il décèdera le 8 avril 1915 après une attaque à Marcheville en Meuse. Sa correspondance est quotidienne.

Louis Pergaud écrira à Delphine, sa femme, et à ses amis du 3 août 1914 au 6 avril 1915 : ses lettres permettent de suivre sa vie et celle de ses camarades dans les tranchées au fur et à mesure de l'enlèvement de la guerre.

2 Extraits de « *Correspondance* » de Louis Pergaud « Lettre du 23/03/1915 » et « Lettre du 07/04/1915 »

mardi 23 mars 1915

...tu vas recevoir sous peu, un petit, tout petit paquet recommandé, un souvenir de guerre. C'est une bague fabriquée par le maréchal-ferrant du 59^{ème} d'artillerie avec la fusée en aluminium des obus allemands. C'est le bijou de circonstance. Le lieutenant V... qui commande la 29^{ème} batterie me l'a offert. J'espère qu'il arrivera là-bas sans encombres.

La fusée de l'obus devrait être en cuivre, mais ces pauvres boches n'ayant plus assez de ce précieux métal se servent d'aluminium et c'est extrêmement amusant, car comme on ne redoute guère leurs marmites de 77, les poilus guettent l'arrivée de l'obus pour se précipiter sur la fusée encore toute chaude et s'en servir pour faire ce genre de bijouterie fruste un peu, mais non dépourvue de ligne ni d'élégance.

Je regrette beaucoup le départ de Moro, encore que j'aie parmi les jeunes officiers du régiment de délicieux camarades. Beaucoup sont de petits Saint-Cyriens, venus après un an d'école, ou même simplement reçus sans y être entrés. Ils sont crânes comme tout et d'une humeur communicative. Ils chahutent comme des gosses qu'ils sont, ce qui n'empêche pas que l'un d'eux, Dusseau, qui n'a pas vingt ans, a déjà la croix d'honneur et que d'autres la méritent ?

Ce matin, tu ne devinerais pas où je suis allé ? A la messe ! Oui. Il y avait un service funèbre pour les morts du régiment et je n'ai pas trouvé ridicule d'aller honorer nos morts, même de cette façon. C'était assez pittoresque ces troupiers agenouillés devant un catafalque enveloppé de drapeaux. L'église de M...est d'ailleurs insignifiante, imagerie de Saint-Sulpice et coïonnades.

mercredi 7 avril 1915

J'ai reçu hier de toi, une bien bonne lettre, toute imprégnée d'amour, toute débordante de tendresse. Merci mon bon petit de m'écrire si longuement et me dire des choses si douces au cœur, si réconfortantes. Je te conterai plus tard des histoires émouvantes et terribles et des gaies aussi. En attendant, il faut s'armer de patience et de courage. Nous n'avons pas bougé hier encore, j'ai passé une très bonne nuit dans un bois ... rempli de paille avec mon sac de couchage, une couverture et un oreiller. Il a plu toute la nuit mais aujourd'hui, il n'est encore rien tombé.

Le canon gronde encore à côté de nous et la fusillade crépite. Les boches ont essayé vainement de nous canarder mais leurs obus, à bout de souffle, venaient péniblement renifler dans la terre à cinquante mètres du village. Ce qu'ils devaient rager !

A demain ma chérie, je te prends dans mes bras et je t'embrasse de toute mon âme, de toutes mes forces, de tout mon cœur.

Cette lettre est la dernière écrite par Louis Pergaud.

5. Les permissions :

Claude Michelet dans « Des Grives aux loups », Jean-Guy Soumy dans « La Chair des Etoiles », Gabriel Chevallier dans « La Peur » nous décrivent ce choc entre « ceux de l'arrière » et les combattants. Ce sont souvent des permissionnaires traumatisés que les familles ne reconnaissent plus ou ne comprennent pas, des civils inconscients des réalités de la guerre.

Extrait « Des grives aux loups » de Claude Michelet. « il débarqua...indignation »

Il débarqua à Paris le 3 septembre, trouva une chambre d'hôtel près de la gare de l'Est, fit immédiatement couler un bain et se lava. Il se frotta presque jusqu'au sang, comme pour effacer le souvenir des rats, des poux, de toute la vermine qui grouillait au front. Enfin propre il se coucha et dormit quinze heures d'affilée.

Le lendemain, reposé mais ahuri par l'animation et même la gaieté qui régnait dans la capitale, il déambula de boulevard en boulevard, de café en café, avec l'atroce sensation de ne pas être à sa place au milieu de cette foule insouciant, et joyeuse, de ces femmes enrubannées de bleu, blanc, rouge, ou déguisées en infirmière, de ces hommes jeunes, gras et luisants, dont on devinait tout de suite que la guerre, celle qui tue, ne les concernait pas, qu'ils étaient les profiteurs de l'autre guerre, celle qui rapporte, et qu'ils en étaient fiers.

Sa stupéfaction, mais aussi sa rancœur atteignirent leur comble lorsque, boulevard de la Madeleine, son regard se porta sur la vitrine d'un chocolatier à l'enseigne de la Marquise de Sévigné. Il crut rêver. Là, devant lui, offert à la gourmandise des clients, se trouvait un obus de 75.

Un obus, nom de Dieu ! En aluminium bagué de cuivre, peint aux couleurs de la France, garni de chocolats fourrés. Prix : 15 francs pour le petit modèle, 20 francs pour le grand ! Et là encore, un canon d'artillerie, en carton, représentant en relief un canon, et rempli de vingt quatre petits obus en chocolat. Prix : 8,50 francs...

- Ben ça alors !...murmura-t-il.

Il n'en revenait pas d'une telle inconscience. Des obus farcis de chocolat ! Et pourquoi pas des bouteilles de parfum en forme de grenade ou de masque à gaz !

- S'emmerdent pas les civils, hein ? constata un sergent-chef attiré lui aussi par la vitrine.

- Tu peux le dire ! Ah ! Les fumiers, ils mériteraient des vrais obus sur la gueule, oui ! s'exclama-t-il, heureux de pouvoir partager son indignation...

LES
PERMISSIONS;
LES OBUS EN
CHOCOLAT,,,



Mémoire de Nieul et Alentours

Précisons que les obus en chocolat ne relèvent pas de la fiction romanesque, mais bien d'une réalité : nous les avons vus à Verdun, dans le hall d'exposition d'une fabrique de dragées.

En octobre 1917, Pierre-Edouard bénéficia d'une nouvelle permission. Il avait un tel besoin de repos, de calme et de paix qu'il partit sans hésiter pour Saint Libéral dans sa famille. Claude Michelet nous décrit les conflits de générations exacerbés par le séisme de la guerre :

Extrait « *Des grives aux loups* » de Claude Michelet. « Les rapports qui...merde alors »

Les rapports qui s'établirent avec son père et lui furent curieux. Ni bons ni mauvais: neutres. Trop d'années avait passé et trop d'évènements s'étaient accumulés pour que Jean-Edouard, comme il se l'était maintes fois promis, pût reprendre en main un fils qu'il jugeait rebelle et à qui il ne pardonnait toujours pas son départ.

Mais comme d'un autre côté, il était secrètement ravi de le retrouver sain et sauf et aussi sans vouloir se l'avouer, très fier de ses galons d'adjudant-chef, de ses brisques et de sa croix de guerre où scintillait deux clos, il jugea prudent, pour éviter toute effusion - de rancœur ou de joie - de se cantonner dans un attentisme bourru.

En fait et bien qu'il ne voulût point le reconnaître, son fils le déconcertait, l'étonnait même, comme étonne et surprend un homme qu'on croyait bien connaître et qui soudain se révèle sous un aspect totalement inconnu, désarmant.

De son côté, Pierre-Edouard était trop las, trop fatigué pour avoir envie d'entamer la moindre discussion, et à plus forte raison, la plus petite dispute. Croiser le fer avec son père lui semblait puéril. Il adopta donc, lui aussi, une ligne de conduite proche de l'indifférence.

Enfin, et bien qu'il s'y fut préparé, la mort de plusieurs de ses camarades du village le toucha profondément. Jacques Bessat et Edmond Vergne, morts, morts aussi André Duplat, Edouard Delpy et son frère Jacques, Serge Traversat, François Laval, tant d'autres encore, c'était à hurler.

Aussi ne fut-il pas tendre avec sa mère. Il la trouva aussi geignarde et larmoyante que dans ses lettres, se plaignant sans cesse de l'absence de Berthe, dont elle était sans nouvelles, de Louise qui n'écrivait jamais, du travail insurmontable, de la vie qui ne cessait d'augmenter et de toutes ces belles pièces d'or que son père avait échangées contre du papier.

- De quoi vous plaignez-vous ? lui jeta-t-il dès le premier soir, pendant le souper. Berthe n'est pas au front, alors qu'est-ce qu'elle risque ! Vous avez donné votre or ? Tant pis pour vous, ça vaut mieux que de donner ses bras, ses jambes ou le reste ! Quant à Louise, parlons-en ! Vous êtes là à pleurer dans la soupe pour des bêtises, alors qu'est-ce qu'elle doit faire, elle ! Elle qui est veuve pour la deuxième fois ! Parfaitement elle s'était remariée et c'était son droit ! Son mari est mort il y a deux ans en Champagne. Et elle est seule ! Et vous qui êtes là, tranquilles comme des embusqués, vous venez vous plaindre, Merde alors !

Dans « La Chair des Etoiles », Pierre, l'époux d'Anna vient en permission, mais rien ne sera jamais comme avant... Pierre sera traumatisé à jamais.

Extrait « La chair des Etoiles » de Jean-Guy Soumy. « Je l'avais tant attendu... ni la nuit »

Je l'avais tant attendu ce moment que j'ai pris l'initiative. Je me suis avancée vers toi. J'ai dénoué mon tablier et je l'ai plié sur le dossier d'une chaise. Tu me dévisageais. Tu as posé ta pipe. Je t'ai pris la main.

- Viens, ai-je dit doucement

Tu t'es levé comme un enfant qu'on entraîne. Nous avons monté lentement l'escalier, une bougie à la main. En refermant la porte de la chambre, je sentais ta présence dans mon dos. Ta respiration courte, ton souffle qui sentait le vin. J'ai oublié toutes mes appréhensions de la journée et je t'ai fait face.

Tu étais là devant moi, tout contre. J'ai passé la main dans tes cheveux, ta barbe.

- C'est doux...

Tu as souri. J'ai approché les lèvres. Depuis près de trois ans mon corps attendait ce moment. J'étais chanceuse après tout. La guerre me rendait mon homme. Ou plus exactement elle me le prêtait pour une semaine. Il n'était plus temps d'être regardante. On nous accordait une pause. Tant d'autres, pour toujours, étaient inaccessibles aux caresses.

... Lorsque je me suis dégagée de ton étreinte, une odeur étrange m'imprégnait, un mélange de crasse, de vinasse, et de charogne. J'ai dû réprimer un haut-le-cœur pour ne pas m'écarter avec brusquerie de toi. Tu gisais à mon côté, le nez dans la couverture. Je devinais ta confusion. La certitude que tu avais honte. Je me penchais vers toi et te caressais la nuque.

- Mon amour...

Tu n'as pas répondu. Tu fermais les yeux. Les paroles avaient perdu jusqu'au pouvoir de rattraper les gestes.

L'obscurité régnait dans la pièce froide. Tu tardais à me rejoindre sous les couvertures. Je t'entendais t'agiter, aller et venir, pousser la commode sur le mur en face du lit.

- Pierre, que fais-tu ?
- J'arrange mon pageot.
- Tu arranges quoi ?
- Mon pieu !

Le remue-ménage s'est interrompu Tu étais debout, au pied du lit à rouleaux, et me regardais.

- J'ai perdu l'habitude d'aller à la plume.
- Qu'est-ce que tu veux dire ?

Tu t'es assis au bord du matelas qui s'est affaissé sous ton poids.

- Ça fait trop longtemps que je dors à la dure. La mollesse du sommier, c'est trop tôt. Je ne pourrais pas fermer l'œil.

- Pierre, je t'en prie...

J'ai saisi ton bras, m'y suis agrippée.

- C'est dur tant de douceur as-tu murmuré.

Par moments, tu me serrais la nuque. La pression avait quelque chose de convulsif.

- On était si bien avant.
- J'ai oublié, tout oublié.

Tu as déposé un baiser dans mes cheveux et tu t'es redressé.

- Pierre ?

- Oui ?

- Je t'en prie. Rejoins-moi.

Tu ne m'as pas répondu. J'ai entendu le parquet qui crissait dans un coin de la chambre. Au bruit que tu faisais je devinais que tu te pelotonnais, cherchant ta place, remontant ta capote sur la tête. Ce que je ne voyais pas ce premier soir, c'est ton poing droit refermé sur le manche de ton couteau de nettoyeur de tranchées. Un couteau effilé, un couteau de boucher propre aux troupes de choc. Une arme dont tu ne te séparais plus. Ni le jour. Ni la nuit.

Dans « La Peur », Jean Dartemont, blessé par une grenade, retrouve sa famille alors qu'il est en permission de convalescence.

Extrait de « *La Peur* » de Gabriel Chevallier « Mon père me mène...n'est-ce pas »

...Mon père me mène à la brasserie où il rencontre chaque soir ses amis. Dans la grande salle d'un établissement du centre, un coin leur est réservé, avec la protection du gérant, et ils y passent une partie de leurs après-midi. Ce sont des hommes de soixante ans, des commerçants et des industriels. Certains ont cet air consterné que donne la malchance et à la vie son déclin, et certains autres au contraire étalent sur leurs traits cette satisfaction des gens qui ont réussi dans leurs affaires. Ils se connaissent depuis vingt et trente ans. Ils jouissent ici de leurs loisirs, loin des soucis, des aigreurs domestiques, et vivent sur un vieux fond de souvenirs qu'ils exhument de leur jeunesse. Ils sont habitués les uns des autres et respectent leurs manies, ce qui est une condition essentielle pour pouvoir vieillir confortablement en compagnie.

A notre arrivée, ils lèvent la tête. Mon père leur dit en serrant les mains :

- Je vous présente mon grand fils qui arrive de l'hôpital après sa blessure.

Ces hommes importants interrompent leur partie de cartes et me saluent cordialement :

Très bien ! Bravo jeune homme !

Nos félicitations pour votre courage !

- Dis donc Dartemont, C'est un gaillard !

Ils se taisent, ne sachant plus quels encouragements m'adresser. La guerre se démode, commence à entrer dans les mœurs. On voit constamment des militaires débarquer en permission, on a l'impression qu'il ne leur arrive jamais aucun mal. D'ailleurs, je ne suis que soldat et la situation de mon père n'est guère florissante. Ces messieurs sont bien bons de m'avoir marqué tant d'intérêt !

Ils reprennent leur jeu : « Qui a coupé ? » Mon père se mêle à eux. Je demeure seul à un bout de table, en face d'un vieux monsieur qui mâche méthodiquement du gruyère en l'arrosant de bière. Il me considère longuement et je devine, à son air soucieux, qu'il prépare une phrase. Enfin, il me demande avec un sourire engageant :

Vous avez de bons moments là-haut ?

Suffoqué, je regarde ce vieux cornichon blafard. Mais je lui réponds suavement

Oh ! oui monsieur...

Son visage s'épanouit. Je sens qu'il va s'écrier : « Ah ces sacrés poilus ! »

Alors j'ajoute :

On s'amuse bien : tous les soirs nous enterrons nos copains !

Son sourire fait marche arrière et son compliment l'étouffe. Il attrape précipitamment son verre et s'y enfonce le nez. De saisissement, il aiguille mal sa bière qui prend la direction des poumons. Cela se termine par un gargouillis et un petit jet de cachalot qu'il lance en l'air et qui vient retomber sur son ventre, où il cascade en perles mousseuses.

Je m'enquiers férocement : « - Ça a passé de travers ? »

Il est tout secoué de poussées internes et de grondement catarrheux. Au dessus de son mouchoir, je ne vois plus que ses yeux jaunes qui pleurent. Derrière mon front, hypocritement attristé, ma pensée entame une sauvage, une vengeresse danse du scalp.

Nous partons bientôt ; je sais ce que va dire l'homme au gruyère, dès que nous aurons franchi la porte :

- Dites donc, le fils de Dartemont est une espèce de révolté ? Il a mauvais genre ce garçon vous savez !

- Je crois en effet que Dartemont n'en a guerre de satisfactions !

Pas de galon, pas de décoration, après un an de guerre, c'est suspect !

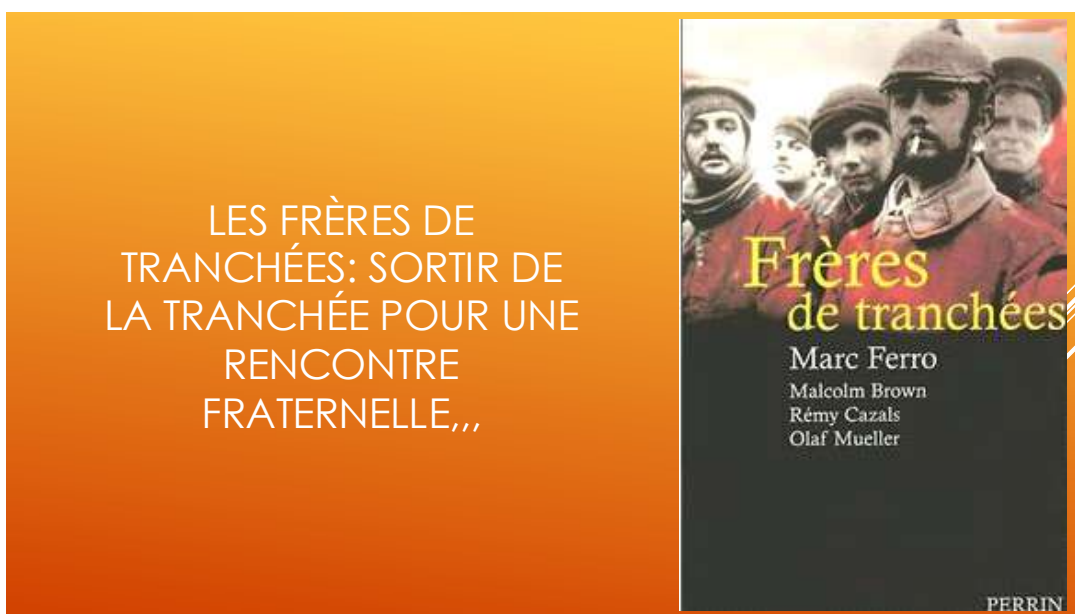
Ils hocheront la tête, pour exprimer : « Chacun a sa croix ! » et commanderont un demi bien frais pour se ragaillardir. Et l'un proposera : « Êtes-vous libres ce soir ? Nous pourrions dîner dans un petit coin... »

Entre hommes ils s'offriront une petite débauche. Et si une belle fille passe dans les environs, mon Dieu ! Ils l'inviteront à leur table : elles sont si seules ces petites en ce moment ! Évidemment, ils appréhendent un peu les lendemains de ces fêtes : la goutte, la piqûre au foie...

Mais tant pis ! Il ne faut pas s'écouter : tout le monde souffre aujourd'hui !

A la guerre comme à la guerre, n'est-ce pas ?

6. Les frères de tranchées :



Film « Joyeux Noël »

4 historiens de 3 pays, Marc FERRO et Rémi CAZALS (Français), Malcom BROWN (Britannique), Olaf MÜLLER(Allemand), se sont associés pour restituer l'ambiance dans les tranchées et sur le front russe durant la 1^{ère} guerre mondiale. Les auteurs nous font vivre parmi les troupes, dans la boue et la promiscuité, sous les bombardements, mais aussi et surtout lors de trêves officielles. Nous découvrons des relations humaines chaleureuses et inattendues entre des combattants supposés être ennemis.

4 Extraits de « *Frères de tranchées* »: « un joyeux entracte », « témoignage de Leslie Walkinton », « entre Français et Allemands », « rapport Charles Toussaint, agent de liaison »,

Des journaux de l'armée allemande décrivent des fêtes réunissant Allemands et Français sur le front Ouest (en Champagne).

Un joyeux entracte :

Les faits défient presque l'imagination. A l'occasion du premier Noël d'une guerre qui allait durer plus de quatre ans et laisser rancœur et consternation presque indélébiles non seulement en Europe mais dans le monde entier, des soldats allemands et britanniques ont entonné des chants de Noël les uns pour les autres, ont fumé ensemble des cigarettes dans l'espace qui séparait les tranchées, échangé des souvenirs, posé pour des photos de groupe, joué au football... Pourtant, au cours des premiers mois de la guerre, la vieille armée régulière britannique avait été pratiquement anéantie. Les combats avaient été d'une telle brutalité, les ravages d'une telle violence que bien des soldats, partis à la guerre avec un véritable appétit d'aventure, avaient complètement changé d'avis.

Entre Français et Allemands, la trêve eut une plus faible ampleur : il était encore tôt pour fraterniser avec des ennemis qui occupaient une partie du territoire et qui avaient commis des atrocités. Il y avait cependant eu des contacts amicaux, des conversations et des échanges avant décembre. Et Noël apparaissait à tous comme une date sacrée. Sans doute, beaucoup pensaient « on ne peut pas se tuer une nuit de Noël ».

L'agent de liaison Charles Toussaint raconte :

Cela commence par des chants religieux des deux côtés dans la nuit du 24 au 25. Le jour de Noël, un parlementaire allemand vient annoncer la décision de ses camarades de ne pas tirer et demander la réciproque, ce qui est finalement accepté. Il se produit alors quelque chose qui ressemble aux bons moments de la trêve entre allemands et Britanniques : des centaines de soldats des deux camps sortent et le *no man's land* devient le théâtre d'une sorte de foire au village où l'on échange divers produits arrivés dans les paquets de cadeaux, nourriture, tabac, bière, vin, etc. les gradés laissent faire. Il faut que ce soit le chef du régiment, le lieutenant-colonel Brenot, qui prenne la décision de mettre fin à la trêve en faisant tirer l'artillerie, assez haut pour ne pas blesser ses hommes (ni les allemands qui sont avec eux par la force des choses).

Le fantassin Karl Adam raconte :

« Bonne année ! Souvenir du 31 décembre 1916 »

Extraits :

Aucun tir, aucune explosion ne vient troubler la paix...la trêve ?

Ordre a été donné de remplir la marmite de punch afin de nous réchauffer, mais aussi de nous mettre dans une humeur de fête...

« Tralala, on a du punch !

- Vous en avez aussi ?

- Monsieur camarade, avez-vous une cigarette ?

- Envoie-moi donc un bout de pain blanc ? »

Des cigares, des cigarettes, du chocolat, du pain empaquetés volent d'une tranchée à l'autre. Des pichets de Steinhager, des bouteilles de vin rouge, des gourdes, des pains blancs, des pommes de Noël, des petits paquets de tabac volent dans les airs au milieu des mottes de terre et des boules de neige.

« Touché, ha, ha » ! Tout le monde est joyeux et fête le nouvel an. Les soldats disparaissent les uns après les autres pour dormir encore une petite heure, le vacarme s'apaise. Au loin, à l'est, l'aurore annonce un jour nouveau : le 1^{er} janvier 1917. Un coup retentit et une balle siffle au-dessus de notre position. C'est la guerre !

7. La fin de la Guerre :



FIN DE LA GUERRE: LE 11 ÈME JOUR
DU 11ÈME MOIS DE L'ANNÉE 1918

Mémoire de Nieul et Alentours



RUE DU CLOCHER EN
1918: L'ARMISTICE

crdp-limousin.fr

La France sort victorieuse mais à quel prix ! Ce sont les jeunes hommes de 20 à 40 ans qui ont payé le plus lourd tribut. Les traces laissées dans les corps et les esprits sont restées indélébiles et perdureront toute une vie.



Mémoire de Nioul et Alentours

Georges Magnane est un écrivain né à Neuvic-Entier en Haute Vienne en 1907. On l'appelait « le Dilettante » parce qu'il a été aussi professeur agrégé d'anglais, a traduit les grands classiques américains comme Hemingway ; il a été aussi journaliste sportif (a couvert les JO de Londres en 1948 et était sportif lui-même).

Il a passé son enfance dans la ferme de ses parents et raconte dans « Des animaux farouches » ses souvenirs. Il avait 7 ans en 1914.

Extrait de « Des animaux farouches » de Georges Magnane sur « le retour du soldat mutilé »

De loin, je l'avais vu en train de couper de quoi emplir un tombereau. Il avait ajusté son appareil orthopédique «de travail »

(l'autre, qui se terminait par une fausse main gantée, avait été rangé dans une vieille malle, au fond du grenier.)

Il était parvenu à faucher tout un coin des quatre parcelles (deux n'étant que des bordures largement calculées) que mon père laissait en friche afin d'avoir « de la litière d'hiver ». Je l'avais observé sans m'approcher. Il s'efforçait en vain de retrouver sa belle cadence de gagueur de concours.

Tantôt la longue et large lame piquait du nez, tantôt elle remontait et ne fauchait que l'air. Alain devait alors s'arrêter court, au beau milieu de son élan et s'y reprendre à trois ou quatre fois pour effacer une de ces « marches d'escalier » qu'un vrai faucheur ne supportait pas de laisser sur ses traces. J'avais souffert avec lui, de tous les muscles de mes bras, de mes épaules et de ma poitrine. J'imaginai les belles et fluides courbes du mouvement dont la forme était intacte dans sa mémoire. Et il n'en restait que cette dérisoire gesticulation...

C'était aussi écœurant que de voir une belle statue fracassée d'un coup de masse. J'avais senti des larmes couler sur mes joues et je m'étais enfui.

Extrait de « *Les Croix de Bois* » de Roland Dorgelès.

... Je songe à vos milliers de croix de bois, alignées tout le long des grandes routes poudreuses où elles semblent guetter la relève des vivants qui ne viendra jamais faire lever les morts.

Croix de 1914, ornées de drapeaux d'enfants qui ressembliez à des escadres en fête, croix coiffées de képis, croix casquées, croix des forêts d'Argonne qu'on couronnait de feuilles vertes, croix d'Artois dont la rigide armée suivait la nôtre, progressant avec nous de tranchée en tranchée, croix que l'Aisne grossie entraînait loin du canon, et vous, croix fraternelles de l'Arrière qui vous donniez, cachées dans le taillis, des airs verdoyants de charmille, pour rassurer ceux qui partaient. Combien sont encore debout des croix que j'ai plantées ?

Mes morts, mes pauvres morts, c'est maintenant que vous allez souffrir sans croix pour vous garder, sans cœur pour vous blottir. Je crois vous voir rôder, avec des gestes qui tâtonnent, et chercher dans la nuit éternelle tous ces vivants ingrats qui déjà vous oublient.



Mémoire de Nieul et Alentours

Dans « Le 1^{er} Homme », roman autobiographique inachevé, publié après sa mort, Albert Camus raconte son retour en Algérie sur les traces de son enfance, à la recherche de la sépulture de son père mobilisé en 1914, mort dans les 1ers jours de la guerre.

Extrait de « *Le 1er Homme* » d'Albert Camus

Mai 1915

Autour de lui, dans le vaste champ des morts, le silence régnait... le tintement d'un seau contre le marbre d'une tombe le tira de sa rêverie. C'est à ce moment qu'il lut sur la tombe la date de naissance de son père, dont il découvrit à cette occasion qu'il l'ignorait. Puis il lut les deux dates, « 1885-1914 » et il fit un calcul machinal : vingt-neuf ans. Soudain une idée le frappa qui l'ébranla jusque dans son corps. Il avait quarante ans. Cet homme enterré sous cette dalle, et qui avait été son père, était plus jeune que lui.

Et le flot de tendresse et de pitié qui d'un coup vient lui emplir le cœur n'était pas le mouvement d'âme qui porte le fils vers le souvenir de son père disparu, mais la compassion bouleversée qu'un homme fait ressent devant l'enfant injustement assassiné- quelque chose ici n'était pas dans l'ordre naturel et, à vrai dire, il n'y avait pas d'ordre mais seulement folie et chaos là où le fils était plus âgé que le père. La suite du temps lui-même se fracassait autour de lui immobile, entre ces tombes qu'il ne voyait plus, et les années cessaient de s'ordonner suivant ce grand fleuve qui coule vers sa fin. Elles n'étaient plus que fracas, ressac et remous où Jacques Cornery se débattait maintenant aux prises de l'angoisse et la pitié. Il regardait les autres plaques du carré et reconnaissait aux dates que ce sol était jonché d'enfants qui avaient été les pères d'hommes grisonnant qui croyaient vivre en ce moment.

Jean Giono est né à Manosque le 30 mars 1895. Il est mobilisé en 1914, participe aux batailles de Verdun et du Chemin des Dames et découvre les horreurs de la guerre. Jean Giono est mort à Manosque en octobre 1970

Le roman « Refus d'Obéissance », publié en 1937, est un corpus de textes pacifistes. Giono y proclame ses idées pacifistes avec une grande vigueur, y livre ses critiques de la guerre ainsi que ses sentiments les plus personnels à ce sujet (ses activités pacifistes lui vaudront d'être emprisonné en 1939 : il avait dénoncé la mobilisation)

Extrait de « *Refus d'Obéissance* » de Jean Giono « Je ne peux oublier... ».

Je ne peux pas oublier la guerre. Je le voudrais. Je passe des fois deux jours ou trois sans y penser et brusquement, je la revois, je la sens, je l'entends, je la subis encore. Et j'ai peur. Ce soir est la fin d'un beau jour de juillet. La plaine sous moi est devenue toute rousse. On va couper les blés. L'air, le ciel, la terre sont immobiles et calmes. Vingt ans ont passé. Et depuis vingt ans, malgré la vie, les douleurs et les bonheurs, je ne me sens pas lavé de la guerre. L'horreur de ces quatre ans est toujours en moi. Je porte la marque. Tous les survivants portent la marque.

J'ai été soldat de deuxième classe dans l'infanterie pendant quatre ans, dans des régiments de montagnards. Avec V., qui était mon capitaine, nous sommes à peu près les seuls survivants de la 6^{ème} compagnie... La 6^{ème} compagnie était un petit récipient de la 27^{ème} division comme un boisseau à blé. Quand le boisseau était vide d'hommes, enfin quand il n'en restait plus que quelques-uns au fond, comme des grains collés dans les rainures, on le remplissait de nouveau avec des hommes frais. On a ainsi rempli la 6^{ème} compagnie cent fois et cent fois d'hommes. Et cent fois on est allé la vider sous la meule. Nous sommes de tout ça les derniers vivants, V. et moi.

J'aimerais qu'il lise ces lignes. Il doit faire comme moi le soir : essayer d'oublier. Il doit s'asseoir au bord de sa terrasse, et lui, il doit regarder le fleuve vert et gras qui coule en se balançant dans des bosquets de peupliers. Mais tous les deux ou trois jours, il doit subir comme moi, comme tous. Et nous subissons jusqu'à la fin.

Cette guerre s'inscrit dans nos mémoires, ainsi que nous le transmet Christine Mital, dans un dossier consacré à 1914-1918, paru dans « le Nouvel Observateur » le 12 novembre 2003.

Ce sera notre dernière lecture.

Extrait de « dossier Guerre de 14/18 » de Christine Mital –Nouvel Observateur du 12 novembre 2003 «... TAC-tac... ».

" Elle est à l'origine de notre histoire : 14/18, cette tragédie qui nous hante"

Il avait appris à valser à toutes ses petites filles... Mais elles n'ont jamais su tourner qu'à gauche. Parce que la jambe droite de leur grand-père était raide. Irrémédiablement raide. Elles l'avaient toujours connu comme ça, ce grand-père, marchant d'un pas inégal, chaque chaussure faisant un bruit différent, fort pour la gauche, sourd pour la droite : tac-tac. Se souvenir de valse, il est revenu tout d'un coup, un dimanche après-midi, devant une vieille photo montrant un homme jeune planté bien droit au milieu d'un champ, à côté d'une croix, son béret de chasseur alpin sur la tête. De son écriture formée à la plume sergent Major, il avait noté : « Col du Bonhomme. En souvenir du 7 septembre 1914. Tombe de Ch. Terrât mort à mes côtés. »

C'est vrai que le tac-tac ne s'atténuait que dans le glissement des pas de la valse. C'est peut-être pour ça que, malgré cette blessure qui lui avait valu d'être laissé pour mort sur le champ de bataille, quelques semaines seulement après « être parti la fleur au fusil », notre grand-père n'avait jamais voulu renoncer à la danse...

Une histoire de valse dans une histoire de guerre... La mémoire emprunte toujours de drôles de chemins. Il lui faut un déclencheur pour réveiller des images, des odeurs, des couleurs, faire apparaître des détails si précis que l'on a l'impression brusquement de regarder un morceau de vie au microscope. Mais ce n'est jamais un hasard... Les souvenirs, c'est comme les valises : quand on va les chercher, c'est que l'on en a besoin pour voyager.

Philippe Joutard, le grand spécialiste de la formation de la mémoire collective, le dit plus savamment en historien : « La mémoire des événements dure aussi longtemps que ceux-ci ont un sens pour le présent. Nous passons notre temps à instrumentaliser le passé pour qu'il nous serve. »

Pour terminer, nous vous invitons à lire ces 2 textes :

La dernière strophe du poème d'Aragon, « La guerre et ce qui s'ensuivit »

Déjà la pierre pense où votre nom s'inscrit

Déjà vous n'êtes plus qu'un mot d'or sur nos places

Déjà le souvenir de vos amours s'efface

Déjà vous n'êtes plus que pour avoir péri.

Le Post-scriptum de la lettre à Irène, écrite par le commandant Dellaplane qui avait été missionné après la guerre pour recenser et identifier les morts et les disparus. Cette lettre, faite à la fois d'espoir et de désillusions termine le film de Bertrand Tavernier, sorti en 1989, « La vie et rien d'autre ».

« PS : c'est la dernière fois que je vous importune avec mes chiffres terribles. Mais par comparaison avec le temps mis par les troupes alliées à descendre les Champs-Élysées lors du défilé de la Victoire, environ trois heures je crois, j'ai calculé que, dans les mêmes circonstances de vitesse de marche et de formation réglementaire, le défilé des pauvres morts de cette inexpiable folie n'aurait pas duré moins de onze jours et onze nuits. Pardonnez-moi cette précision accablante. »

(Vous pouvez écouter cette lettre, lue par Philippe Noiret, sur Internet.)

Extraits des ouvrages présentés :

- Barbusse Henri, *Le Feu*, Editions Flammarion, 1916
- Camus Albert, *Le premier Homme*, Editions Gallimard, 1994
- Chaine Pierre, *Mémoires d'un Rat*, Editions Tallandier, 1917
- Chevallier Gabriel, *La Peur*, Editions La Dilettante, 1930
- Colette : « *Les heures longues* », Editions Albin Michel, 1920
- Dorgelès Roland, *Les Croix de bois*, Editions Albin Michel, 1919
- Ferro Marc, Brown Malcom, Cazal Rémy, Muller Olaf, *Frères de tranchées*, Editions Perrin, 2005
- Genevoix Maurice, *Ceux de14*, Editions Diderot, 1971
- Giono Jean, *Refus d'Obéissance*, Editions Gallimard, 1937
- Guéno Jean-Pierre, *Paroles de poilus*, Editions Tallandier, 1998
- Magnane Georges, *Des animaux farouches*, Editions Gallimard, 1978
- Michelet Claude, *Des grives aux loups*, Editions Robert Laffont, 1980
- Pergaud Louis, *Correspondance*, Editions Martinsard, 1965
- Remarque Erich Maria, *A l'ouest, rien de nouveau*, Editions Ullstein, 1929
- Soumy Jean Guy, *La chair des Etoiles*, Editions Robert Laffont, 2008

Extraits des poèmes présentés :

- Apollinaire Guillaume, *La petite auto*, Calligrammes, *poèmes de la paix et de la guerre*, Mercure de France, 1918
- Aragon Louis, *La guerre et ce qui s'ensuivit*, Editions Gallimard, 1956
- Jacques Lucien, *Le Noyé*, *La Pâque dans la grange*, 1924

Extrait du film de Bertrand Tavernier, *La vie et rien d'autre ; PS de la lettre à Irène*, 1989

Extrait du *Nouvel Observateur* du 12 novembre 2003, *Dossier Guerre14/18*